

Katrin Gattinger

Dossier de presse (sélection)

S.L., *Vosges Matin*, « Quand le patrimoine du secteur d'Épinal est prétexte à une performance artistique itinérante à vélo », 16 sept. 2023. En ligne : <https://www.vosgesmatin.fr/culture-loisirs/2023/09/16/quand-le-patrimoine-du-secteur-d-epinal-est-pretexte-a-une-performance-artistique-itinerante-a-velo>

VOSGES
matin

Actualité ▾

Vosges ▾

Faits-divers ▾

Sport ▾

Nos formats ▾

Culture-Loisirs ▾

Magazine ▾

Services

S'ABONNER

Vosges

Quand le patrimoine du secteur d'Épinal est prétexte à une performance artistique itinérante à vélo

L'artiste Katrin Gattinger proposera ce dimanche une performance artistique dessinée aléatoire à vélo dans le cadre des journées du patrimoine. Le public est convié à la rejoindre sur le parcours pour suivre son projet et évoquer avec l'historien Jacques Grasser l'ancien site de passage du quai Michelet.

S.L. – 16 sept. 2023 à 15:00 | mis à jour le 17 sept. 2023 à 08:52 – Temps de lecture : 2 min



Katrin Gattinger partira de la Lune en parachute dimanche avec sa boîte à dessin sur le porte-bagages afin de proposer une animation inédite à l'occasion de ces journées du patrimoine. Photo Sabine Lesur

La Lune en parachute, galerie municipale d'art contemporain



participera aux journées du patrimoine ce dimanche avec une performance dessinée à vélo, « Borderknots », signée par l'artiste franco-allemande Katrin Gattinger. Ce projet est axé autour d'une « machine à dessiner » inspirée par les grandes caisses à dessin d'Alan Storey. À l'intérieur d'une boîte en bois, un traceur conçu par la plasticienne et enseignante-chercheuse en arts visuels de la faculté des arts de Strasbourg, produit une ligne sur une feuille de papier selon les mouvements, accélérations, vibrations, secousses... qu'il subit.



Sur un porte-vélo, comme ce sera le cas dimanche, il agit comme un sismographe enregistrant graphiquement le déplacement de l'artiste, y compris les imprévus (chutes, rencontres...) Les trajets ainsi parcourus, fixés sur le papier, sont liés au franchissement d'une frontière réelle ou d'un obstacle symbolique ou anodin. Ainsi, le dessin est la capture d'un effort, d'un franchissement plus ou moins difficile et risqué.

Intervention historique



Katrin Gattinger partira ce dimanche vers 9 h de la Lune en parachute pour un périple autour de l'histoire du territoire, ouvert à tous. À 10 h, rendez-vous est donné avec le public et l'historien Jacques Grassier entre le quai Michelet et l'avenue des Templiers pour évoquer ce point de passage (un pont flottant) où la boîte à dessin sera glissée sur le ponton.



Une fois la Moselle traversée, la boîte sera récupérée pour poursuivre son parcours via différents forts de la ceinture d'Épinal (Roulon, Thiéna), puis la digue de Bouzey, le fort de Sanchey, le pont-canal de Golbey et le port d'Épinal. Retour à 17 h à la Lune en parachute et découverte des résultats du dessin qui sera accroché à la galerie dans le cadre de la nouvelle exposition « Par-delà » à venir le 22 septembre prochain.

PROCHAÎN

Article : L. Buchler, « Borderknots, la performance de Katrin Gattinger en amont de l'exposition à La Lune n Parachute », *Vosges TV* (en ligne), 17 sept 2023

<https://www.vosgestelevision.tv/Info-en-plus/Borderknots-performance-Katrin-Gattinger-en-amont-hSry1A9jtU.html>

 retour

INFO

Accueil > L'info en + > Borderknots, la performance de Katrin Gattinger en amont de l'exposition à La Lune en Parachute



Facebook est désactivé. [✓ Autoriser](#)

PARTAGER   

Borderknots, la performance de Katrin Gattinger en amont de l'exposition à La Lune en Parachute

Publié le Dimanche 17 Septembre 2023

Katrin Gattinger a parcouru une quarantaine de kilomètres à vélo dans les environs d'Epinal, tout au long de la journée accompagnée sur son porte-bagage d'une boîte à dessiner renfermant un traceur. Au fur et à mesure de sa balade, l'oeuvre s'est créée. Le traceur a agit tel un sismographe, et une ligne sur la feuille de papier s'est formée selon les mouvements, les accélérations, les vibrations et secousses.



Borderknots, le nom de sa performance, est une transformation du terme anglais "Borderline" : au lieu de "ligne de frontière" il s'agit ici de faire des "noeuds", représentatif de la complexité de certaines limites.



Une oeuvre réalisée en amont de l'exposition "Par-delà" qui sera présentée dans quelques jours à La Lune en Parachute à Epinal. Les 4 plasticiens invités ont exploré le thème de "la frontière".

Reportage complet jeudi dans notre journal.

L. Buchler

Philippe Rekacewicz, "Plan B animal : la cartographie sensible d'un espace partagé", *visionscarto*, 23 sept. 2023. En ligne : <https://www.visionscarto.net/plan-b-animal>



Plan B Animal est une carte alternative qui trace deux années de cheminements pistés et géolocalisés de la faune sauvage vivant dans un milieu forestier et agricole contraint, découpé par des voies de transport et des zones d'activité humaine, qui sont autant d'obstacles plus ou moins infranchissables pour les animaux. Leurs sentes et lieux de vie révèlent la présence d'animaux souvent invisibles mais qui « pratiquent » réellement ce territoire partagé en essayant de « faire avec » les risques et contraintes...

par *Katrin Gattinger*

Artiste plasticienne et enseignante-chercheuse en art et sciences de l'art à Strasbourg

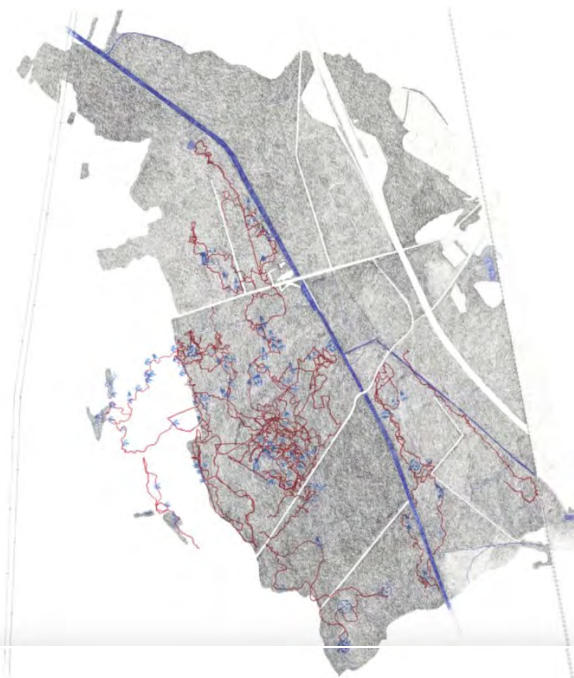
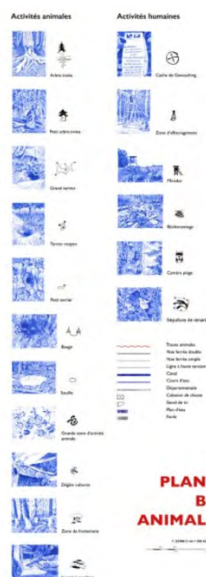
et *Anna Guilló*

Artiste et professeure à Aix-Marseille Université

Vous pourrez voir cette œuvre cartographique dans le cadre de l'exposition
« Sur les bords du monde : Férales, frères & farouches » proposée par
le Fonds régional d'art contemporain (FRAC) Alsace à Sélestat jusqu'au 19 novembre 2023.

Là où les animaux et les êtres humains se croisent
sans (presque) jamais se rencontrer

PLAN B ANIMAL EST UNE CARTE RÉALISÉE À PARTIR DE NOMBREUSES séances de pistage d'animaux sauvages dans une petite forêt alsacienne située dans un milieu rural, morcelée par des voies de communication (autoroute, canal, voies de chemin de fer, routes départementales, ligne de haute tension...) et des zones d'activité humaine (bûcheronnage, loisirs).



Plan B Animal

Mine de plomb, stylo bille, encre, acrylique et impression jet d'encre, 2022.

Katrin Gattinger et Anna Guilló

Entourée par l'agriculture intensive, la faune et notamment les mammifères de moyenne et grande taille (renards, blaireaux, martres, chevreuils, sangliers) est relativement « fixée » dans cet espace *a priori* hostile. Les mammifères, sauvages ou liminaires, s'y développent étonnamment, partageant avec les humains un territoire sans les côtoyer.

Dans *Plan B Animal*, les déplacements « invisibles » des animaux, suivis au sol à partir des traces qu'ils laissent, sont véhiculés par des systèmes de captation d'images : piège photographique, relevé d'empreintes, tracés GPS et cartographie. Ce travail de pistage permet de réaliser l'un des fantasmes de la cartographie qui est celle de représenter les invisibles. Ici, c'est la superposition de deux mondes réputés inconciliables qui est travaillée entre ruralité hyper-urbanisée et monde « *underground* », grâce à une des pratiques les plus anciennes de l'humanité (pistage) et une technicité des plus actuelles (géolocalisation).

Les parcours des animaux sont figurés sur la carte par des lignes rouges tracées à l'acrylique et une partie des traces relevées a été dessinée et transposée sur des tampons, chaque symbole renvoyant à une légende spécifique.

Pour protéger les animaux qui s'y cachent, la carte ne livre pas les coordonnées et noms des lieux.

L'enjeu de la carte *Plan B Animal* est avant tout de créer un dessin à partir d'une expérience personnelle intime et spécifique – notamment une attention et une compréhension nouvelle de la faune, une approche différente de l'autre. Cette expérience d'entraînement de l'acuité, transposée en dessin cartographique, permet des lectures et projections variées et stimule la création de fictions.



© Fonds régional d'art contemporain (FRAC) Alsace de Sélestat

≡
MENU

Cartographier une expérience sensorielle

≡
MENU

DIALOGUE AVEC KATRIN GATTINGER ET ANNA GUILLÓ

animé par Philippe Rekacewicz

Les textes en italique entre guillemets sont les citations des deux artistes.

Nous abordons avec Katrin Gattinger et Anna Guilló la question de l'intention cartographique particulière qui sous-tend la création de cette œuvre, au-delà de la performance artistique de l'installation.

Cette composition cartographique nous invite à découvrir une forêt et ses petits secrets, en nous proposant de rencontrer des animaux « par procuration », c'est-à-dire grâce aux traces sinueuses et variées qu'ils laissent derrière eux, mémoire et preuves vivantes de leur existence et de leurs déambulations. C'est une figuration un peu fabuleuse — au sens propre et figuré du terme — de ce qu'on pourrait appeler « les pratiques spatiales animales », exactement comme on cartographie nos usages de l'espace, nos pratiques territoriales urbaines, qui témoignent entre autres de nos capacités d'adaptation aux infrastructures qui peuplent notre quotidien, et aux possibles obstacles qui viennent perturber nos cheminements.

≡
MENU

La carte est moins le moyen de décrire le monde tel qu'il est que de le représenter tel qu'on le voit ou tel qu'on le comprend de manière très personnelle. C'est de toutes façons une figuration, mais en prolongement du geste cartographique, elle peut aussi être un véritable acte politique et social. Alors, que se cache-t-il derrière cette œuvre, comment les deux artistes ont été conduites à imaginer et formaliser cette composition cartographique ?



Plan B Animal
Détail

Photo : K.G et A.G

Pour résumer rapidement, on pourrait peut-être dire que Katrin, c'est

principalement l'acquisition des données et des informations sur le terrain, et Anna une metteuse en scène figurative de ce corpus de données. Mais en réalité, il faut assouplir cette image, car, dans le développement de ce projet artistique, toute le monde fait un peu tout !



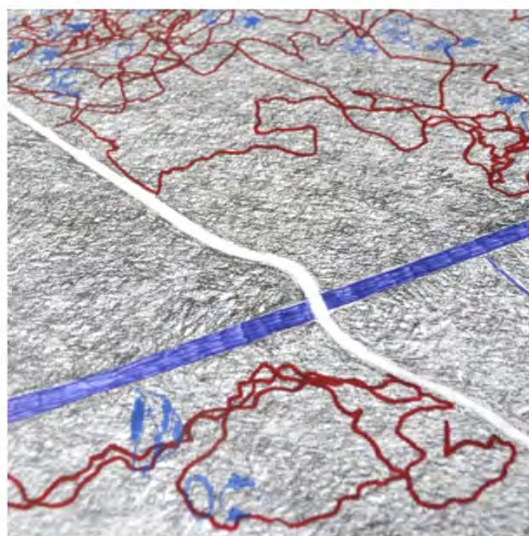
MENU

Katrin pratique depuis longtemps une activité de pistage amateur qui la conduit très fréquemment dans une forêt située dans un milieu assez anthropisé, environnée de champs de maïs et de houblon, de petites routes départementales qui croisent la ligne TGV, l'autoroute, un canal et quelques villages, dans lequel les êtres humains habitent, circulent et travaillent. Dans ce milieu dynamique, les activités humaines représentent autant de contraintes pour les animaux, et il était intéressant de comprendre comment les animaux s'accommodent de cette présence potentiellement mortelle pour eux puisqu'ils y sont indésirables voire chassés. Cette œuvre nous l'avons créée à quatre mains et quatre pieds, en belle symbiose. Lorsque l'une piste et trace les animaux dans la forêt, l'autre dessine les informations recueillies, crée la carte ; lorsque l'une dessine les légendes au stylo bille bleu, l'autre crée les pictogrammes et les tampons et le fond de la carte à la mine de plomb [grasse], et à force de récolter, de dessiner, de douter sur les modes d'expression à privilégier, de travailler des heures et des heures pour assembler ces éléments, se constitue peu à peu cette carte collective dans sa composition performative finale. »



MENU

C'est donc la carte des interactions entre les humains et les animaux conçue à partir d'éléments intersticiels, de traces physiques et déduites d'appareils de mesure. Car oui, dans la forêt, les infrastructures humaines, les obstacles nombreux contraignent les animaux à s'adapter, à toujours trouver des moyens de les contourner ou de s'y adapter. Humains et animaux fréquentent les mêmes endroits, les mêmes lieux, ou des lieux adjacents, mais pas forcément au même moment. Ces êtres vivants se croisent dans un même espace sans (presque) jamais se rencontrer.



Plan B Animal

Détail

Photo : K.G et A.G



MENU

Cette œuvre est en même temps une cartographie radicale, sensible et émotionnelle.



MENU

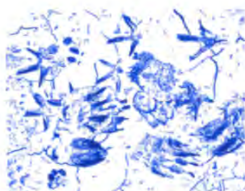
Radicale, parce que c'est bien un des objets importants de la représentation figurée du monde que d'essayer de faire apparaître tout ce qui se passe sur ce territoire — événements et processus —, ce qui est dissimulé, de rendre visible l'invisible en révélant ce qui, dans le paysage et l'environnement — pour peu qu'on sache lire et interpréter les éléments qui s'y trouvent : les données qui marquent la « preuve des choses » (les traces).

Sensible et émotionnelle, parce que les deux artistes ont clairement choisi une pratique particulièrement sensorielle de la cartographie en privilégiant surtout l'acquisition par l'expérience du terrain des informations et des données nécessaires à la création de la figure, dans cette nature où l'on se sent infiniment mieux que devant son ordinateur, au bureau, où l'on a toujours l'impression que l'écran joue le rôle du filtre qui nous éloigne de la « vraie vie ». La relation au sujet, initialement scientifique, se prolonge finalement par un rapport émotionnel fort qui va contribuer à donner à l'œuvre finale une atmosphère à laquelle on ne peut rester insensible.

D'ailleurs, le titre de l'œuvre — « Plan B animal » — se réfère à cette idée : « ces déambulations, ce travail patient dans la forêt, c'est l'alternative nécessaire, pour ne pas dire vitale, de quitter son bureau, la pièce fermée, l'ordinateur, pour voir le monde autrement : une sorte d'échappatoire, pour découvrir et apprécier d'autres formes de vie. ».

En somme, faire connaissance en *live* de ce qu'est la « géopolitique » de la forêt.

L'expérience intime de l'espace, du terrain, la présence sur les lieux, les sens en éveil, permet de sentir, de voir, d'entendre et de comprendre cet environnement d'une manière différente, infiniment plus humaine, comme si la fusion du corps avec la nature, en immersion dans le sujet de la carte, enrichissait l'inspiration et suggérerait les formes du dessin.



Grande zone d'activité animale

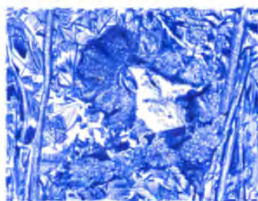
Plan B Animal
Détail

Photo : K.G et A.G



« Quand on est dans la forêt en train de chercher, de pister, nous sommes dans une économie de l'attention, de la même manière qu'on est dans une économie de l'attention lorsqu'on passe des heures à dessiner une carte, à refaire les tracés, de manière très patiente, très lente. Il y a ici un aspect presque méditatif. On s'introduit dans un milieu, on se force à ouvrir grand les yeux et les oreilles, de mettre tous nos sens en alerte, et de tenter de capter tout ce qu'on n'entend pas et qu'on ne voit pas quand on traverse simplement un lieu sans penser précisément à ce qu'il est. »

Katrin et Anna évoquent « la réhabilitation du temps long et lent » qui permet la réflexion et l'épanouissement de la pensée ; c'est donner du temps au temps pour bien préparer l'œuvre que l'on veut créer. Les artistes, dans la forêt, sont en mode observation, très concentrées, le regard affûté, très attentives à tout ce qui pourrait arriver, à tout ce qui est à portée du regard.



Sépulture de renard

Plan B Animal
Détail
Photo : K.G et A.G

« C'est juste une image, mais en travaillant dans la forêt, dans la recherche, je me mets toujours un peu dans la tête de l'animal : je me demande toujours pourquoi il est passé là, pourquoi dans ce sens, qui allait-il rejoindre, dans quel lieu allait-il se frotter ou prendre son bain de boue... Toutes ces traces me racontent une histoire que j'interprète : c'est une rencontre avec eux, à distance, à leur insu même si je suis convaincue qu'ils sentent ma présence, je m'approche d'eux sans jamais chercher à aller les voir et encore moins les déranger. »

Cette œuvre est une belle rencontre entre l'art et la science ; scientifique en ce qu'elle bénéficie de la technologie d'acquisition et de mémorisation des données factuelles, et artistique par l'usage subtil de la sémiologie graphique, des modes de représentation visuels, de la géométrie, qui plus est dans ce cas avec une belle économie de moyens avec le choix minimaliste (et modeste) du stylo bille, des crayons noirs (mine de plomb), des tampons (qui sont un peu le symbole de l'empreinte des animaux), et enfin du nombre limité des couleurs, ce qui n'aurait pas déplu aux designers d'information Otto et Marie Neurath^[1].



Enfin, cette œuvre est tout ce que les géographes aiment voir sur la carte : une inégale répartition des éléments et des processus, concentrés et touffus avec une présence très marquée par endroits, et d'autres, très lâches, presque inexistantes qui sont des lieux qu'apparemment les animaux évitent. En tout cas, non, les animaux ne vont pas « partout » indifféremment.



Zone d'affouragement

Plan B Animal

Détail

Photo : K.G et A.G



MENU

En réalité, les zones de vide sur la carte ne signifient pas qu'il ne s'y passe rien, ce sont des zones un peu plus difficiles d'accès où il se passe des choses, mais les animaux que nous avons tracés n'y sont pas nécessairement allés. Il y a vraiment des espaces où l'activité est plus présente que d'autres. La carte n'est pas exhaustive et,

comme toute bonne carte, la représentation est généralisée, synthétisée : on n'y met pas tout. Aussi, dans les zones très fréquentées, tout était piétiné, il y avait une telle multitude de traces qu'on ne voyait en fait plus rien. Il fallait de toutes façons choisir les éléments à faire figurer et renoncer à certains autres. »

C'est tout cela qui en fait une cartographie originale, inédite et émouvante, une composition qui résonne bien avec l'approche artistique conceptualisée par Vassily Kandinsky au début du XX^e siècle dans son livre *Point et ligne sur plan*.^[2]

Le « point » d'abord : les symboles ponctuels, ce sont tous ces lieux remarquables symbolisés par les dessins et les tampons.

On découvre les « jacuzzis » des sangliers, haut-lieux de la baignade. Puis il y a des « zones de frottement » : « après le bain de boue dans leur fameux jacuzzi, les sangliers viennent se frotter contre les arbres, les bosquets, comme on le voit sur le dessin, recouvrant les arbres de terre boueuse. On a presque l'impression qu'ils ont été peints ! ». Au tournant d'un chemin, on découvre « L'arbre invite » : *La forêt est divisée en quartiers, et dans chacun de ces quartiers, il y a un arbre contre lequel*



Zone de frottement



Jacuzzi à sangliers

Plan B Animal

Détail

Photo : K.G et A.G



MENU

les animaux viennent se frotter, se gratter — surtout des sangliers — pour marquer leur territoire, "laisser des messages". À force de répétition, l'arbre s'abîme et au bout de quelques décennies il présente une large ouverture et laisse apparaître son cœur... Le nom semble bizarre, mais c'est une terminologie réelle proposée par Baptiste Morizot^[3]. Ces arbres sont plus ou moins grands, plus ou moins marqués ».



MENU

Les animaux laissent de nombreuses traces, des preuves de leur passage que les artistes détectent et collectent.

Les légendes bleues sont des dessins au stylo bille créés à partir d'observations, d'esquisses et de photos, et c'est à partir de ces dessins que les artistes ont créé des « pictogrammes » simplifiés, lesquels ont été fabriqués sous la forme de tampons qu'elles ont simplement appliqué sur la carte. Ces symboles sont des généralisations qui qualifient les lieux : « *Le tampon est un choix symbolique qui avait du sens pour nous, c'est une métaphore, il symbolise l'empreinte laissée par l'animal.* »



Arbre invite

Plan B Animal
Détail
Photo : K.G et A.G

MENU

Puis, la « ligne » : cette œuvre nous offre aussi ce qu'on pourrait qualifier de « confrontation géométrique » entre d'une part, les lignes droites et froides des allées, des routes, des voies ferrées, des lignes électriques et les aspects angulaires typiques des infrastructures humaines, et d'autre part les sinuosités complexes sans logique apparente des animaux, qui laissent paraître leur adaptation à un milieu très contraint. La superposition des deux styles aussi contrastés nous apporte cette dimension résiliente.

Enfin le « plan », avec la représentation en noir de cette forêt représentée de manière lisse dans l'ensemble mais granuleuse dans le détail.

Sur ce « plan », Katrin commence le pistage des animaux, regarde tout, partout, détecte les traces, repère les indices et note soigneusement chaque élément, autant d'informations qu'il faudra reporter sur la carte. Elle travaille avec des moyens traditionnels — des méthodes « ancestrales » de pistage — et en même temps des moyens technologiques (empreinte numérique du GPS) qui, une fois reportés sur la carte, font peu à peu apparaître les itinéraires, les lieux d'actions et de rencontres qui vont révéler les pratiques spatiales complexes de ces animaux.

Apparaîtront alors clairement deux couches d'informations qui se superposent, d'une part les éléments anthropiques de la contrainte (routes, maisons, stand de tir, petites industries), et d'autre part cet immense fouillis de traces laissées par les « usages » que font les animaux de cet espace : quand les humains s'absentent du lieu, à la tombée de la nuit, la vie animale s'anime et, comme le dit joliment Anna, « *c'est la fête au village !* ».



Cache de Geocaching

Plan B Animal
Détail
Photo : K.G et A.G

MENU

MENU

Et c'est cette vie intense qui se développe, « *invisible à nos yeux d'automobilistes filant à 130 km/h sur l'autoroute, traversant en quelques dizaines de secondes cette forêt loin de nous imaginer la diversité et l'importance de la vie animale sociale qui s'y joue...* ». Et dans ce cas

d'espèce, « une métaphore intéressante du monde "supérieur" et du monde "inférieur", au sens physique du terme (vie underground) aussi bien qu'au sens politique (avec un « partage » concurrentiel de l'espace) ».



MENU

« Ce qui est assez drôle, c'est que certaines de ces zones très fréquentées par les sangliers se trouvent juste derrière le stand de tir où les chasseurs s'exercent à bien tirer ! Apparemment pas trop dérangés par le bruit des tirs, les sangliers y ont organisé une sorte de village avec des espèces de petites ruelles pour circuler, des endroits pour se reposer. Ce qui est important pour nous c'est que le lieu exact ne soit pas relevé, de rester assez vagues, et surtout de ne pas donner l'adresse exacte des terriers et des endroits de repli des animaux afin de ne pas faciliter le travail des chasseurs... »

Katrin et Anna considèrent leur œuvre comme une installation en mouvement, en constante évolution. Derrière les choix il y a des questionnements, peut-être des regrets :



Mirador

« Alors voilà, nous continuons aussi de douter sur les choix : nous considérons la carte comme étant incomplète parce qu'on aimerait qu'il y ait davantage de "fils rouges", mais nous sommes conscientes que s'il y en avait trop, nous deviendrions totalement illisibles. Fallait-il tout mettre au risque de dessiner une pelote de laine incompréhensible, ou choisir les tracés remarquables pour rester lisibles, mais nécessairement



Bûcheronnage

Plan B Animal

Détail

Photo : K.G et A.G

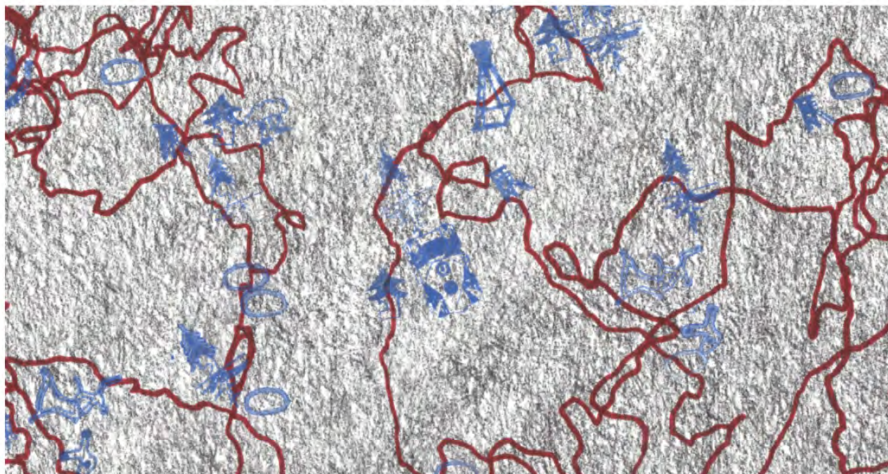
ignorer une partie des informations ?

Que voudrions-nous que le public — à qui nous proposons cette œuvre — comprenne et retienne ? Le sens artistique qui pourrait admettre la totalité de la pelote de laine, ou le sens intellectuel du savoir avec juste les quelques traces qui montrent les logiques d'usage du territoire par les animaux qui y vivent ? Jusqu'où aller dans le détail ? Nous recherchons le bon compromis entre trop et pas assez de précision... Avec un peu de distance par rapport à l'œuvre, et au regard de tous ces doutes, il est bien possible que nous en fassions une nouvelle version ! »



MENU

D'ailleurs, une édition pliable à tirage limité de la carte est prévue pour 2023 ou 2024, ce qui lui permettra de continuer sa route autrement.



Plan B Animal

Détail

Photo : K.G et A.G

≡
MENU

^[1] Otto et Marie Neurath, auteur et autrice de nombreux ouvrages illustrés et d'atlas, ont recherché tout au long de leur carrière, le moyen de transmettre les informations sous forme dessinée, de la manière la plus simple possible (mais jamais simpliste) en utilisant une symbolique minimaliste pour rendre le savoir accessible au plus grand nombre.

^[2] Vassily Kandinsky, *Punkt und Linie zu Fläche : Beitrag zur Analyse der malerischen* (Point et ligne sur plan : contribution à l'analyse des éléments de la peinture), neuvième livre d'une série de quatorze livres publié par le Bauhaus² et édité par Walter Gropius et László Moholy-Nagy, 1926 ; *Point – ligne – plan. Pour une grammaire des formes, Contribution à l'analyse d'éléments picturaux*, présentation de Philippe Sers, traduit de l'allemand par Suzanne et Jean Leppien, Paris, Denoël /Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1970.

^[3] Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », Arles , 2018.

≡
MENU

Si vous souhaitez réagir à cette contribution, ou simplement contacter les autrices, vous pouvez le faire en utilisant cette adresse [courriel](#)

Chiara PALERMO, « *Plan B. Quand le pistage se fait création* », *performARTS* (Artvisuel-artvivant), 14 mars 2023.

En ligne : http://www.performarts.net/journal/plan-b-quand-le-pistage-se-fait-creation/?fbclid=IwAR38jVMzFz6zuCZqvyNCDfxwpJmkkT5x6nSduuTVSdWM_4p5x50FM8mL3hY

Récents : Nicolas RICHARD et Alain SNYERS



SUIVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
POUR NE RIEN RATER DE NOTRE ACTUALITÉ !

ACCUEIL JOURNAL ÉVÉNEMENTS ARCHIVES CONTACT NEWSLETTER



Expositions

Plan B. Quand le pistage se fait création

14 mars 2023 Rédaction 2023, Cryogénie, Espace de recherche, exposition, Ktrin Gattinger, Strasbourg

De l'apparaître de modes d'exister¹

Le bien est ce qui lutte pour se libérer, ce qui trouve un langage, ce qui œuvre l'œil

Theodor W. Adorno, *Modèles critiques*, 1963

Katrin Gattinger développe ses récents projets et recherches en associant des gestes animaux à des formes et matières inhérentes au contexte urbain. L'artiste invite à penser la place des animaux sauvages dans nos villes par le biais de témoignages sur leurs comportements. Nous sommes ainsi confrontés à des récits visuels multimédias et à des fictions inattendues sur la manière qu'ont les animaux d'occuper l'espace urbain et de s'adapter à ses contraintes. L'artiste suit les traces de ces milieux hybrides pour nous suggérer que de nouveaux chemins sont possibles et que des voies de sortie face à nos contraintes semblent être envisageables, à condition que nous nous laissions contaminer par le comportement sauvage de ce peuple invisible – et pourtant si présent – qui habite nos villes et devient un paradigme de résistance vis-à-vis de « notre environnement ».

Peut-on suivre le désir, les traces, les alliances des animaux pour réapprendre la pratique de nos territoires ?

À cette question répondent les œuvres et les projets – dont certains sont en cours – de Katrin Gattinger exposés pour la première fois dans le cadre de l'exposition *Plan B* à la Cryogénie – Espace de recherche-crédation de l'Université de Strasbourg. Installée dans une partie d'une ancienne Cryogénie, dans les jardins du Palais Universitaire, l'espace d'exposition éponyme propose une recherche interdisciplinaire *en* et *avec* l'art en offrant une surface de 73 m² pour mener et présenter des travaux artistiques et des recherches théoriques. Ce lieu accompagne ainsi la dimension pratique et théorique revendiquée par l'artiste. L'exposition témoigne d'une réflexion sur une double interaction : entre les vivants ainsi qu'entre le vivant et le non-vivant. Installations *in situ*, sculptures, dessins, photographies, faïences, nous invitent à participer à de nouvelles situations avec l'émotion qui saisit l'artiste dans ces pistages et la stupeur de tous ceux qui aborderaient, comme pour la première fois, le contexte le plus ordinaire. Des identités hybrides se dessinent à partir des expériences de l'animal. Dans le même temps, un autre point de vue sur nos connaissances des animaux est convoqué : les recherches

Articles récents

Plan B. Quand le pistage se fait création

Delphine Horvilleur, pas de peur

Nicolas RICHARD et Alain SNYERS (Rennes)

Ballade à Lisbonne

LOVETRAIN 2020 – Chorégraphe Gat Dance

Iris Clert, l'astre ambigu de l'art contemporain

Clément Diré

Julie Langenegger Lachance



Abonnez-vous

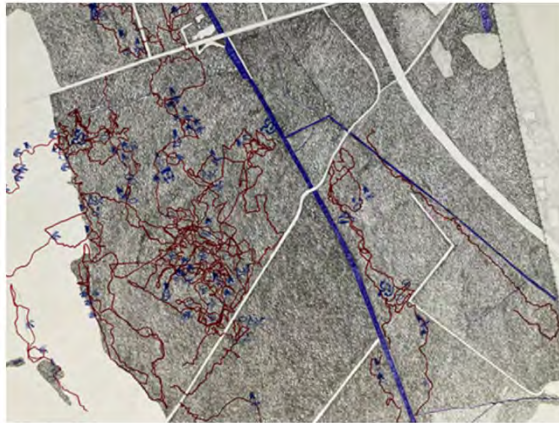
Recherche



Ne perdez rien de l'actualité

plastiques assument une dimension théorique. Des livres sont présentés sur une table à l'entrée, restituant une bibliographie du projet. L'exposition est associée aux journées d'études interdisciplinaires «*Quand les comportements deviennent gestes : ruses et appropriations urbaines animales* » organisées par l'unité de recherche ACCRA de l'Université de Strasbourg, en novembre 2022.

Parmi les travaux exposés, certains privilégient l'allusion à la dimension théorique. Une carte, *Plan B Animal*, réalisée en collaboration avec l'artiste et enseignante-chercheuse Anna Guilló, expose une enquête artistique des parcours des animaux sauvages dans des espaces consacrés au transport humain. Lorsque nos cartes géopolitiques semblent avoir éliminé la vie des espaces décrits, ces nouvelles cartes du comportement animal nous rappellent que l'espace n'est pas un vide à remplir : il se transforme en lieu de possible, en espace vécu. Par une dimension concrète, les mouvements des présences animales impliquent de nouveaux savoirs en devenir, convoqués par leurs possibilités de se faire partage provisoire, vérités émergentes et jamais acquises.



Katrin Gattinger et Anna Guilló, *Plan B Animal*, 2023. Deux formats encadrés : dessin sur papier, graphite, peinture acrylique, 96 x 100 cm (sans cadre) ; stylo bille et encre, impression numérique, 96 x 33 cm (sans cadre).

L'espace Cryogénie dispose d'un accès indépendant en rez-de-chaussée, ouvert sur le parc de l'Université. Ainsi, c'est depuis l'extérieur que le public découvre sur les fenêtres de l'espace d'exposition des installations photographiques constituées d'impressions noir et blanc sur vinyle de grand format, figurant le regard mystérieux de quelques animaux. Capturés par la caméra, leurs regards interpellent et c'est par l'intermédiaire de l'artiste que l'on découvre que ces images – *Puis déguerpir II* (2023) et *Qui nous regarde* (2023) – sont le fruit de sa pratique régulière qui consiste à pister les animaux en Alsace à partir des signes et des traces de leur passage. À l'aide de « pièges photographiques », Katrin Gattinger capture dans la forêt des présences nocturnes de martres,

renards, chevreaux, lièvres, sangliers, blaireaux, depuis leur « chez eux ». Ces animaux, tout en fuyant, se rendent disponibles dans un instant insaisissable par son ambiguïté. Cette ambiguïté est restituée aux passants qui deviennent à leur tour « les observés » de cette espèce sauvage envahissant le cœur de la Neustadt de Strasbourg.

Avec ces installations, *Plan B* s'inscrit dans la continuité des projets *in situ* conçus pour la précédente exposition personnelle de l'artiste, *Espèces d'existences* (Les Abords, Brest, 2022), qui restituait une approche visuelle et sonore des modes d'existence des animaux sauvages ainsi que des stratagèmes mis en œuvre pour provoquer la rencontre avec ces derniers.



Katrin Gattinger, *Puis déguerpir II* (Cryogénie/Strasbourg), 2023. Installation photographique sur la façade extérieure de la Cryogénie. Impression sur vinyle. 244 x 160 cm.



Katrin Gattinger, *Qui nous regardent*, 2023. Installation photographique sur façade extérieure du bâtiment. Impressions sur vinyle collées sur quatre fenêtres, 98 x 190 cm chaque.

Parmi les œuvres que nous signalons dans la première salle, figure l'installation multimédia *Steps for Swinish multitude* réalisée en 2023 (Plâtre, impression jet d'encre, projection vidéo, 170 x 152 x 115 x 170 cm).

Le spectateur découvre d'abord un moulage en plâtre d'un arbre rendu singulier puisque « blessé » et poli par le frottement régulier de hordes de sangliers ayant pris pour habitude de se frotter sur sa surface. Ce plâtre entre en résonnance avec plusieurs éléments constitutifs de l'exposition : des images imprimées et collées au mur représentant du mobilier de design urbain, le *Camden Bench* (Factory Furniture Ltd, 2012), fameux banc de design défensif (anti-SDF, anti-skate, anti-affichage, anti-vol) et des images des sangliers venus autrefois se frotter contre l'arbre. Pris par un piège photographique installé en 2021, ces sangliers doivent, selon l'artiste, habiter l'espace d'exposition, prendre leur aise, marquer leur territoire malgré des injonctions et interdits. "Swinish multitude" (multitude porcine),

explique Katrin Gattinger, est une expression qui assimile la plèbe et les forces socio-révolutionnaires aux porcs, en référence au texte d'Edmund Burke, *Réflexions sur la révolution en France* paru en 1790. Cette expression désigne par la suite « l'assemblage d'humains et d'animaux qui résistent en pleine rue » : humains et animaux désobéissants « se trouvent par ce terme confondus au sein d'une force de résistance commune » comme l'affirme Fahim Amir dans *Révoltes animales* (2022)*.

Steps for Swinish multitude est une première version d'un projet de sculpture pour l'espace public. Il s'agit de la réalisation à l'échelle 1:1 du fameux banc de Camden en version érodée, creusée, transformée par des activités animales. Nous sommes donc en présence d'un projet en devenir de l'artiste.



Katrin Gattinger, *Steps for Swinish multitude*, 2023. Installation multimédia. Plâtre, impression jet d'encre, projection vidéo, 170 152x115x170cm.

Dans une deuxième salle, le contexte urbain de l'installation animale est bien explicité par *Républicain social* (2023). L'installation associe une barrière urbaine composée de métal, végétaux, papier mâché, câblages et autres matériaux. Une barrière Vauban accueille un étonnant « nid » constitué aussi bien de poils et plumes que de divers tuyaux en plastique. Son titre fait écho au nom d'une espèce africaine d'oiseaux à l'étonnante organisation sociale : ils sont en effet capables de construire un nid abritant à lui seul des centaines de couples sur diverses structures fabriquées par l'Homme (des lignes téléphoniques, des bâtiments abandonnés, des lignes électriques). L'installation de Katrin Gattinger propose, avec sa fiction, un détournement qui se veut l'héritage et la doublure de ce geste animal, révélant à la fois une manière de prendre place et de résister à l'environnement « humain ».



Katrin Gattinger, *Républicain social*, 2023. Barrière urbaine en métal, végétaux, papier mâché, câblages, matériaux divers. 258 x 108 x 112

Dans une autre installation, nous sommes interpellés par la variété des techniques utilisées. La fresque murale *Sans titre* (2022-2023) est un mélange de faïences émaillées, de réseaux creusés par des larves de scolytes, et de dessins réalisés à la peinture acrylique.



Katrin Gattinger, *Sans titre*, 2022-23. Fresque murale. Faïences émaillées avec réseaux creusés par larves de scolytes, dessins à la peinture acrylique. 265 x 755 cm.

Dans la lignée des questions soulevées par l'installation intitulée *Drawing with animal* – où l'artiste utilise les réseaux souterrains que gravent ces insectes sous l'écorce des arbres mourants comme des matrices pour réaliser des gravures –, l'installation *Sans Titre* utilise un procédé de fabrication similaire, mais cette fois avec de la faïence : des empreintes en argile de réseaux de larves de scolytes sont directement réalisées sur les arbres, puis cuites et émaillées (nacre) pour former des pièces uniques de « carrelages ». Appliqués sur un mur et reliés entre eux par des dessins linéaires réalisés directement sur ce dernier (à l'image de *Drawing with animal*), ces carrelages composent une fresque. Le projet est pensé pour une fresque murale en intérieur et extérieur. Cette installation utilise non seulement le « dessin » des larves comme motif décoratif, mais le mur devient aussi vecteur de deux idées : d'une part, l'idée qu'une espèce y prend place ; d'autre part, l'idée que ladite espèce « grignote » notre milieu (les scolytes sont responsables de la mort de certains arbres).

L'artiste scrute l'intérieur des arbres comme milieu dans lequel évoluent des larves. Elle convoque une cécité tactile avec laquelle nous sommes appelés à sentir chaque espace habité et en devenir. La plasticienne dresse une topographie dans laquelle naissent des empreintes et des paysages inattendus.

À leur déchiffrement vertigineux, nous sommes conviés non pas pour leur imposer un sens, mais pour contempler leur propre langage, langage fait de significations sauvages, en train de se faire, avant que notre définition des espaces et des espèces puisse déterminer des contours, des frontières, des limites entre les êtres. Dans la temporalité de la lenteur animale se dépolit la répétition du geste qui se transforme « en action ». La temporalité de l'*attente* de l'artiste hantée par le pistage de l'animal double cette lenteur et évoque cette transformation qui prend possession des lieux. Le regard de l'artiste se retire pour laisser apparaître une intensité et la suivre au moyen d'un chemin discret comme un dessin. Elle dessine cette profondeur des lieux qui nous conduit au fond d'une forêt ou au milieu d'un creux au sein du béton de nos villes, au milieu d'une ligne qui informe et s'agrandit dans l'espace : où les choses apparaissent pour résister, pour commencer ou recommencer à exister.

Par **Chiara Palermo**

Pour plus d'informations : katrin-gattinger.net

Informations pratiques

Dates :

Du 26 janvier au 30 mars 2023

Vernissage le 26 janvier (18h)

Ouvert les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 13h à 18h / ouvert les samedis de 10h à 14h

Fermeture du 11 au 28 février

Lieu :

Cryogénie — Espace de recherche-crédation

Jardins du Palais universitaire – 3, Rue de l'Université – 67000 Strasbourg

****** Entretien avec l'artiste du 20 février 2023

1 Nous remercions l'artiste Katrin Gattinger pour la générosité des échanges qui ont accompagné notre visite de l'exposition et Valérie Caradec pour la relecture attentive de ce texte et les remarques pertinentes qui ont nourris notre réflexion.

Savoir(s)

Le quotidien de l'Université de Strasbourg

Talents

Campus

Innovation

Société

Éclairage



26 | 01 | 23

Par Elsa Collobert

Temps de lecture : 3 min

Cheminements sauvages en milieu urbain

Associer des gestes animaux à des formes et matières représentatives de la ville, détourner à leur intention les injonctions du mobilier urbain... A l'invitation de Katrin Gattinger, les visiteurs de son exposition *Plan B* marchent dans les traces d'animaux captées, interprétées par l'artiste plasticienne. Rendez-vous du 26 janvier au 30 mars 2023, à l'espace Cryogénie.

Cônes et cubes grignotés par des lapins ; martres, blaireaux et renards figés dans leurs quêtes nocturnes ; banc anti-SDF investi par un sanglier... Usant alternativement du piège photographique, de moulages de silicone ou de projections vidéo, Katrin Gattinger s'attache dans son exposition *Plan B* à offrir un prolongement aux traces d'animaux captées dans l'environnement aussi bien urbain, agricole que forestier. Autant d'invites, de pistes explorées par l'artiste plasticienne, « à partir des cheminements des autres ». Quant au titre de l'exposition, *Plan B*, il renvoie à l'idée « de trouver ailleurs des solutions, de se servir d'autres modèles ».

Katrin Gattinger présente son travail comme « une collaboration entre l'artiste et l'animal, souvent à son insu ». C'est d'ailleurs le fil rouge de l'exposition : explorer le rapport, tantôt complice, ambivalent ou hostile, entre ces deux entités. Avec ses installations *in situ*, sculptures, dessins, photographies..., l'artiste, elle-même embarquée dans une mise en abîme, se plaît à s'interroger : « Comment s'approprie-t-on un environnement a priori étranger ? ».

« Lignes de désir »

« Et si l'on regardait de plus près ce que proposent les lignes de désir des animaux autres que nous, non seulement pour se déplacer, mais pour pratiquer un territoire, y compris celui que nous nous attribuons en propre ? » Les « lignes de désir » sont ces raccourcis tracés par l'érosion des nombreux passages des piétons cherchant à se rendre plus directement à un endroit sans emprunter les voies



« Comment s'approprie-t-on un environnement a priori étranger ? ». Crédit : Catherine Schröder / Unistra

validées. Point de départ de l'exposition, qui illustre aussi son affiche : les entrelacs initiés par les insectes scolytes dans le bois de troncs d'arbres qu'ils envahissent, imprimés et prolongés par l'artiste elle-même (*lire aussi l'encadré*).

C'est aussi une certaine idée de l'irrévérence que Katrin Gattinger, également enseignante-chercheuse et membre de l'unité de recherche Approches contemporaines de la création et de la réflexion artistiques (Accra - UR 3402), coordinatrice du groupe de recherche L'art traversé par le politique, cherche à explorer. Ainsi, quand elle met en regard deux dispositifs urbains de « design défensif » – banc anti-SDF et pointes anti-intrusion Raptor – avec les traces laissées par des sangliers, captées au moyen d'un enregistrement vidéo et d'un moulage de silicone réalisé dans une souille.

Cartographie artistique

Dans cet état des lieux d'un travail toujours en mouvement, une carte, *Plan B Animal*, réalisée en collaboration avec l'artiste et enseignante-chercheuse Anna Guilló, expose une enquête artistique des parcours des animaux sauvages, pistés et répertoriés, dans un territoire quadrillé par les activités humaines. L'exposition prolonge des journées d'études interdisciplinaires, « Quand les comportements deviennent gestes : Ruses et appropriations urbaines animales » (éthologie, anthropologie, philosophie, histoire de l'art, arts plastiques, géographie), organisées par l'Accra fin 2022.



En installant ses photographies à l'extérieur de l'espace Cryogénie, Katrin Gattinger pose frontalement la question : « Quel regard portent les animaux sur nous ? ». Crédit : KG



→ **Pratique : Cryogénie - Espace de recherche-crédation, jardins du Palais universitaire, 3 rue de l'Université, 67000 Strasbourg**

Du 26 janvier au 30 mars 2023. Ouvert les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 13 h à 18 h, ouvert les samedis de 10 h à 14 h. Fermeture du 11 au 28 février

→ **Pour en savoir plus : [lire le communiqué de presse](#)**

Cette exposition est portée par l'Université de Strasbourg, la Faculté des arts de l'Université de Strasbourg et l'unité de recherche Approches contemporaines de la création et de la réflexion artistique (Accra - UR 3402), en collaboration avec le Service universitaire de l'action culturelle, avec le soutien de la Région Grand Est. Elle bénéficie d'un Idex Culture & Cité.



Appropriation par la nature d'un élément urbain : nids d'oiseaux sur une barrière urbaine.

Crédit : Catherine Schröder / Unistra





Appropriation par la nature d'un élément urbain : nids de guêpes dans un cône de chantier. Crédit : Catherine Schröder / Unistra



« Explorer l'articulation entre le geste humain et animal »

Points de départ et fils rouges de l'exposition, des gravures ont été réalisées à partir des traces dessinées sous l'écorce des arbres par des larves de scolytes. « *Un geste animal, ambivalent : ces insectes détruisent la matière en l'ingérant, mais créent aussi leurs traces, sous forme de beaux dessins, traces qui sont elles-mêmes le reflet de leur vie.* » Leur geste crée l'amorce de celui de l'artiste.

Dans une autre œuvre, les mêmes cheminements esquissés par des scolytes servent de point de départ à une fresque murale, réalisée avec de la faïence (argile émaillée) et du dessin à la peinture acrylique.

« *Comment on s'adapte à un milieu, quelle place prend-on, quelle place donne-t-on ?* » sont les questions qui sous-tendent ces deux œuvres.



Par-Delà les lisières ...



Nouvelle exposition de la Lune en parachute, où 5 artistes explorent les frontières, ces délimitations et les enjeux du franchissement ... à voir du 23 septembre au 15 décembre.

Les enchevêtrements de ramifications de Juliette Choné explorent le visible et l'invisible. La forêt s'est imposée, elle est d'origine vosgienne. Elle travaille en noir et blanc jouant des techniques graphiques de surimpression, d'effacement, d'accumulation pour évoquer les mutations de la forêt et l'évolution du vivant.

En surface et en souterrain

« Un arbre n'est pas seulement composé d'un tronc, de branches et de feuilles, il se prolonge sous terre par les racines qu'on ne voit pas », explique l'artiste, en guerre contre la chasse ou l'élevage intensif, ces violences importées par l'homme, d'où certaines gravures où Bambi submergé par un flux de sang, représente le deuil, le passage et la solitude.

Interactions

« Je ne comprends pas pourquoi les religions monothéistes et certains philosophes ont placé l'homme en dominant des animaux, regrette Juliette Choné, d'autres cultures sont plus en symbiose avec la nature ». Une frontière bien subjective et en perpétuel mouvement, qui la heurte et entretient sa colère.

Nuances oxydées

Ses feuilles en cuivre transforment l'oxydation, un phénomène naturel en une déclinaison esthétique, évocation discrète de la ligne bleue des Vosges. Mais ses céramiques portent

l'empreinte d'arbres, de scies, d'arrachement, de tortures ... sur de la sciure, trace du travail de l'homme. Incessantes confrontations de l'homme avec la nature.

Incontournables ouvrages d'art

Thibault Honoré et Justine Maljak se sont penchés sur les ouvrages d'art, objets incontournables de franchissement. En temps de conflits, ce sont les 1ers détruits pour ralentir les progressions ennemies. Ils se sont emparés de voûtes reprises d'après photos, pour imaginer leur installation, un peu comme les pièces d'un ouvrage à reconstruire. « *Le bois est un matériau intéressant, c'est chaud, avec plein de nuances* », commente Thibault Honoré.

Tricotin industriel

Autre matériau qui les a passionnés : une corde de Saint-Maurice-sur-Moselle, un invendu conçu pour Arcelor, 1,20km de corde graissée pour descendre dans les mines. « *Justine a passé 9 semaines à tricoter cette corde au pied de biche, un peu comme un tricotin géant* », explique Thibault Honoré. Ils ont installé ces 3 volumes, un dressé tressage apparent et 2 autres « en latence », évocation de ces « *noeuds présents partout au Japon, symboles de la frontière vers un monde de spiritualité* ».



Symphonie sous-écluse

Enfin, ils ont recréé une installation sonore qui évoque l'univers souterrain des écluses, ces lieux interdits à tous en dehors des bateaux qui franchissent le sas. Au milieu des balises et hameçons, l'œuvre sonore traduit les mouvements des fluides, les transferts d'énergie, des vibrations basse fréquence, des cliquettements mécaniques, un univers sous-marin qu'on n'a pas l'habitude d'écouter.

S'adapter

Sur une barrière urbaine de protection une boule confuse d'enchevêtrement parsemée de petits cocons d'habitat. Katrin Gattinger fait référence à un petit passereau d'Afrique, le républicain social qui vit en communauté. Le nid a-t-il provoqué la flexion de la barrière par la pression exercée ou la barrière était-elle fléchie avant, toujours est-il que l'oiseau a

su s'adapter à son environnement. Il a pris sa place sur un objet qui n'était pas destiné à l'héberger, mais plutôt à marquer une délimitation et y a laissé sa trace en renversant cet ordre bien établi.

Des sceaux de performances

Katrin Gattinger a imaginé de traverser les frontières à Bruxelles et de relier à vélo avec un sismographe qui trace chacun de ses déplacements, les 160 ambassades. Son défi obtenir le sceau de l'ambassade à l'arrivée. *« Ce qui ne fut pas une mince affaire car l'ambassadeur craignait de faire par cet acte un chèque en blanc, raconte-t-elle. J'ai pris conscience que je leur demandais un véritable engagement ! »*. Elle en a obtenu 29 sur 160. *« J'ai dû apprendre des brides du protocole de bienséance »*, raconte l'artiste.



Vue au-dessus du mur

Sa performance dimanche dernier traçait le temps où un passeur permettait de franchir le fleuve à partir du quai Michelet sur un ponton flottant. Après cette escapade au-delà des frontières, l'artiste imagine un mur inspiré du mur de Berlin avec des coupes comme pour analyser des expérimentations. Ce mur de béton contient des fossiles. Il s'est construit sur du vivant. Sur le dessus du verre brisé pour le rendre infranchissable, de la fibre de cuivre chevelu restant industriel et 2 pontons pour prendre de la hauteur, saluer la famille de l'autre côté. Jeux des contrastes, violence du verre brisé qui peut blesser, mais s'adoucit sous les jeux de réverbération.



L'échange

Le **Frac Alsace** présente une exposition qui a du **Panache**, rassemblant des œuvres réalisées par des artistes de la région dans le cadre de résidences au Québec.

der austausch

Der **Frac Alsace** präsentiert die Ausstellung **Panache**, die Werke von Künstlern aus der Region im Rahmen von Künstlerresidenzen in Québec vereint.

Par Von Emmanuel Dosda
Photo par von Vincent Muller-
Katrin Gattinger

Au **Frac Alsace** (Sélestat),
jusqu'au 28 mai
Im **Frac Alsace** (Sélestat),
bis zum 28. Mai
culture-alsace.org

L'expo est un panachage d'une vingtaine de propositions retraçant douze années de résidences croisées et autant de regards portés par des plasticiens français sur le Québec. Marion Galut, François Génot, Sébastien Gouju, Valérie Graftieaux, Matthieu Husser ou Gretel Weyer... Des artistes différents et autant de modes d'expression pour des propos plastiques hétéroclites. Katrin Gattinger, par exemple, a réalisé une série de photos mettant en scène des habitants de la région du lac Saint-Jean pris dans de curieuses gestuelles : tous semblent grimper à un mur transparent ou sauter par-dessus une haie imaginaire. Les six photographies de la série *Embûches* sont des arrêts sur image illustrant des émancipations possibles dans un monde où "l'ennemi" est invisible. Chacune est composée d'une vingtaine de clichés et d'autant de rencontres. À Alma, Cécile Holveck a questionné la notion "d'habiter" : en résulte l'installation interactive *Bâtir sur le vent* conviant l'observateur à entrer en action et à se lancer dans des constructions à partir de formes en bois. ■

Die Ausstellung ist eine Mischung von fast zwanzig Arbeiten, die zwölf Jahre von Künstlerresidenzen im Austausch nachzeichnet, mit ebenso vielen Blicken französischer Bildhauer auf die Region Québec. Marion Galut, François Génot, Sébastien Gouju, Valérie Graftieaux, Matthieu Husser oder Gretel Weyer... Verschiedene Künstler und ebenso viele Ausdrucksweisen mit unterschiedlichsten plastischen Äußerungen. Katrin Gattinger, zum Beispiel, hat eine Serie von Photographien realisiert, die die Bewohner der Region rund um den Lac Saint-Jean in komischen Gesten inszeniert: Alle scheinen eine transparente Mauer zu erklimmen oder über eine imaginäre Hecke zu springen. Die sechs Photographien der Serie *Embûches* sind Standbilder, die Emanzipationsmöglichkeiten in einer Welt illustrieren, in der der „Feind“ unsichtbar ist. Jede besteht aus zwanzig Aufnahmen und genauso vielen Begegnungen. In Alma hat Cécile Holveck den Begriff „wohnen“ hinterfragt: Daraus resultiert die interaktive Installation *Bâtir sur le vent*, die den Betrachter dazu einlädt in Aktion zu treten und mit Holzformen Gebäude zu errichten. ■

ATELIERS OUVERTS

EN MAI /
FAITES LE TOUR /
DES ATELIERS /
D'ARTISTES / EN ALSACE

[Ateliers](#) [Artistes](#) [Parcours choisis](#) [Techniques](#) [Evénements](#) [Diapos](#) [Atlas](#) [En Chine](#) [T](#)



0260 [\(Ajouter à ma sélection\)](#)

BASTION 14 KATRIN GATTINGER

PEINTURE, ILLUSTRATION, SCULPTURE, OBJET, INSTALLATION,
PHOTOGRAPHIE, VIDEO, PERFORMANCE

14 RUE DU RENPART

67000 STRASBOURG

Wood

[E-Mail](#)

[Gattinger K](#)

[GATTINGER Katrin](#)



L'humour prime dans la production de Katrin Gattinger, peu importe si celui-ci est fabriqué avec des tubes en acier ou seulement avec des bouts de papier. Dernière l'amusement que l'on peut éprouver face aux créations de cette artiste allemande, il y a cependant des questionnements concernant certaines autorités, qu'elles soient d'ordre visuel, physique ou politique. Les mettre en scène et les contraindre à leur tour est peut-être un des moteurs de création chez l'artiste aux multiples facettes. Dans ses installations, photographies, sculptures et vidéos, elle aime semer le trouble et complexifier les perceptions, réorienter le regard, proposer des alternatives (logiques mais idiotes), renverser les rigidités de tout genre et en dresser d'autres.

83 lieux, 248 artistes et 1 bouillon de culture

Publié le 10 mai 2010

3 commentaires



Au Bastion 14, les gens ont pu découvrir les copies de chacun des photos illustrées. © J. P. HELLER / 20 minutes

exposition La 11e édition de l'opération Ateliers ouverts a été lancée ce week-end avec succès

Samedi a débuté la 11e édition des Ateliers ouverts. Au programme : deux week-ends à la rencontre des 248 ateliers strasbourgeois installés sur 83 sites accessibles de 14 à 20 h. Voici la sélection de 20 Minutes pour ne rien rater les 15 et 16 mai prochains.

Ateliers du port du Rhin. Dans une cour envahie par les toiles, vous tomberez nez à nez avec l'immense horloge en ferraille de Daniel Députot. « Il m'a fallu deux années de travail », glisse-t-il. A l'étage, vous découvrirez, avec amusement, ses œuvres animées comme son faucon déjanté. Dans l'atelier voisin, Inna Ischayek présente des sculptures en contreplaqué, des tableaux réalisés à partir de cagots. Une des structures squatte le sol tel un grand serpent. 10, rue du Port-du-Rhin.

Zone d'art. Allez observer « Deux dialogues », l'exposition d'une vingtaine d'artistes chinois. Une première. L'immense drapeau rouge aux étoiles jaunes vous accueillera. A l'étage, pénétrez dans l'antre du photographe, Jean-Louis Hess. C'est l'occasion de discuter technique, souvenirs et d'acheter ses clichés. Bastion 14. Au rez-de-chaussée, rendez visite à Paul Scipion. Il diffuse la vidéo d'une performance réalisée à l'école HEC. Marrant. A l'étage, Léa Barzangues raconte la conception de ses herbes hautes en cristal. Bluffant. Katrin Gattinger présente sous des yeux ébahis un module faisant barrière, portail et déambulateur ! Etonnant.

Semencerie. Ambiance bric-à-brac dans ce hangar. En rentrant, vous serez surpris par la youffe en bois de Stubby et le mobilier en fer de Thomas Bischoff. côté, ouvrez la trappe pour découvrir le moulage en fil de fer d'une ville. Au fond, l'atelier de Loren Emaile avec ses formes en verre soufflé est à voir. Tous espèrent obtenir quelques contacts professionnels avec cette opération.

aurélie marmu

Katrin Gattinger présente sous des yeux ébahis un module faisant barrière, portail et déambulateur ! Etonnant.

Accueil

Circuits 2010

Catalogue 2010

Contact

Partenaires



Katrin Gattinger

Brise sur la Bastille

A première vue une barrière orange entrave le chemin descendant de la place de la Bastille au Port Paris Arsenal. Mais quand les promeneurs passent au niveau de cette barrière, le spectateur de *Brise sur la Bastille* s'aperçoit de son échelle (moins de 10 cm de haut) et il se rend compte que la petitesse et la fragilité de cette dernière n'opposent en guise de résistance que le fait d'induire en erreur la perception du spectateur : alors qu'on croit quelques instants à la présence manifeste d'un module de barrière publique filmé dans la rue, on s'aperçoit que ce n'est qu'un petit bout de papier qui frétille



dans la brise du canal. Une barrière découpée dans du carton s'incline au premier souffle, se pliant aux assauts de forces manifestes et invisibles, puis reprenant sa place tel le brin d'herbe dont la souplesse lui permet à chaque fois de se redresser.

Loin de l'énergie révolutionnaire de la prise de la Bastille qui a « soufflé » le bâtiment et pendant un certain laps de temps le sentiment d'oppression du peuple, la barrière - dont l'autorité ponctuelle n'est que visuelle - semble faire signe en s'agitant pour rappeler les barricades, ses cousines d'un autre temps.

Katrin Gattinger, février 2010

Catalogue Vidéo-Appart 2010, Paris, 2010. + Site de l'exposition.









hausderkunst aktuell

[aktuell](#)
[kalender](#)
[kinder](#)
[service](#)
[info](#)
[geschichte](#)
[presse](#)
[freunde](#)

[english](#)

große kunstaussstellung 2009
 was uns antreibt
 veranstalter: ausstellungsleitung große
 kunstaussstellung im haus der kunst münchen e.v.
 19 jun 09 > 16 aug 09

die große kunstaussstellung 2009 kreist um die
 frage nach der motivation von kunstschaaffenden,
 nach ihren zielen, den immer neu gesuchten
 wegen und gestaltungsräumen. damit verbunden
 ist die frage nach dem „artifex“ mensch selbst.
 „was uns antreibt“ präsentiert werke aus allen
 künstlerischen medien, die sich im schnittpunkt von
 individueller perspektive und äußerung einerseits
 und gesellschaftlichen, politischen und
 kulturellen bedingungen andererseits bewegen.

täglich 10–20 h
 do 10–22 h

information
 ausstellungsleitung große kunstaussstellung
 im haus der kunst münchen e.v.
 tel. +49 89 222 655
www.grossekunstaussstellungmuenchen.de



katrin gattinger
 la barrière, 2003
 metallskulptur (entwurf)

muenchen.de

Suche auf muenchen.de

Home | Stadtleben | Kultur | Unterhaltung | Museen | Ausstellungen

Haus der Kunst - Große Kunstaussstellung 2010



"Was uns antreibt"

Die **Größe Kunstaussstellung 2009** ist schon vorbei. Der nächste Termin steht noch nicht fest, wird aber **voraussichtlich vom Juni bis August 2010** sein. Unter dem Titel "was uns antreibt" befasste sich die 60. Große Kunstaussstellung vom 19. Juni bis 16. August 2009 im Haus der Kunst mit der Frage nach den Motiven und den existenziellen Grundlagen in der Kunst und näherte sich dabei dem Künstler als Menschen. Über 200 Werke aller Gattungen von 120 internationalen Kunstschaaffenden wurden für die Ausstellung ausgewählt.

1949 schlossen sich die drei Künstlergruppen zur "Ausstellungsleitung Haus der Kunst" zusammen, um eine Ausstellung von Künstlern für Künstler zu begründen, um ihre kollektive Macht zu nutzen und gegen die Vereinzelung des Künstlers anzugehen.

Veranstaltungsdaten
Größe Kunstaussstellung
 Voraussichtlich Juni bis August 2010
 Haus der Kunst

Haus der Kunst
 Prinzregentenstraße 1
 80538 München
 Stadtplan
 MVV Fahrplan

Kontaktinformationen
 Ausstellungsleitung
 Tel.: + 089/2...
 Öffnungszeiten
 Mo-So 10:00-20:00 Uhr

Stadtplan München
 Straße

Städtische Museen / Galerien

- Stadtmuseum
- Lenbachhaus
- Villa Stuck
- Rathausgalerie
- Jüdisches Museum
- Lothringer 13
- exZKMak
- Artothek
- Pasinger Fabrik
- NS-Dokumentationszentrum
- Ausstellungen

Ticketsuche München
 Hier eingeben

Veranstaltungen
 Heute | Vorschau | Kino

Hotel, Unterkunft
 Hotels online buchen

- Pages d'accueil durant l'été 2009 des sites internet
- du Musée d'art moderne et contemporain « Haus der Kunst » à München (Munich)
 - de la ville de München.

Dessin et photographie ou l'image réorientée

par Nathalie Delbard

Extrait de l'article, Nathalie Delbard, « Dessin et photographie ou l'image réorientée », Actes du colloque *Le Dessin Hors Papier*, (2005) sous la dir. de Richard Conte, Abbaye de Maubisson, cerap, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Publications de la Sorbonne, coll. Arts et monde contemporain, 2009, p. 154-165.

ers la matière collante tenue au mur par on troublante, les yeux ou les courbes écèle ici un goût pour le bricolage et nir à la main sur l'image, ceci donnant isation. Lors du dessin, par exemple, availer à l'horizontale, au ras de l'image, l'aveugle: du coup, le geste n'est que certaine place au hasard. Dans un second ation délicate que l'on pourrait qualifier fait tremper l'ensemble afin de séparer uelette d'image, qu'il appelle « résidu », représentation, saisis dans les filaments lestructeur, dans la mesure où il attaque prise et conserve en même temps arition. À nouveau, une réappropriation

s'opère, qui, sans chercher à anéantir le document photographique, s'appuie plutôt sur ses caractéristiques pour introduire du jeu, pour détourner la technique (celle-ci étant, selon les propos de l'artiste, toujours utilisée « pour faire autre chose que ce qu'elle propose »⁴). Procédant par prélèvements, en extirpant les images de leur contexte de diffusion à grande échelle, l'artiste les combine et les reconfigure, les articule les unes aux autres, liant plusieurs postures de top models (l'une venant par exemple coiffer l'autre), ou encore mettant bout à bout des vues d'édifices, produisant une longue fresque paysagère. En somme, Ramiro Lencinas redessine les contours de quelques-unes des images les plus célèbres de la photographie contemporaine, si ce n'est du monde contemporain. Ainsi les *« fragments de nos fantasmes imprimés »* cristallisés dans la matière translucente, fonctionnent-elles comme des mémoires, toujours un peu déformées, d'images remontées à la surface. Bribes d'un visible si dense que l'on ne parvient habituellement à en retenir que quelques visions fugaces et éparées, elles quittent ici la logique reproductible pour accéder – notion chère à l'artiste – à une forme de pérennité, pour laquelle il faut jeter beaucoup pour espérer garder trace. À l'instar des photographies que tire l'artiste en exemplaires uniques avec destruction systématique du négatif⁵, il s'agit de réorienter l'image vers une singularité irréductible, qui est aussi une résurgence (certes lacunaire) du sensible.

■ ■ ■

Si le dessin, lorsqu'il intervient directement sur la surface photographique, constitue donc l'inscription qui garantit un caractère unique à l'image (mais comme le serait toute trace singulière, y compris une simple rayure...), ce qui s'avère remarquable, à travers ces quelques exemples, réside dans la manière dont un régime de représentation amène à penser l'autre. Chez **Katrin Gattinger** et en particulier pour sa série intitulée *Copeau*⁷



Katrin Gattinger, *Copeaux*, (détail), 2003-2006.

Série en cours, diapositives, 24 x 36 mm chacune, visionneuse en plastique, installation, dimensions variables.

(2004), à nouveau deux techniques de représentation se télescopent, sans qu'aucune ne prenne totalement l'ascendant. Au contraire, l'une attise l'autre, engendrant un trouble au niveau perceptif. En grattant ses diapositives avec un outil de sa fabrication (une aiguille tenue par un manche en bois) pour dessiner à même le support, l'artiste produit une sorte de dédoublement, d'interférence visuelle. Plus exactement, l'association de la surface photographique, considérée comme fond (à la base, un stock d'images glanées ici et là) et le dessin, en transparence, d'un objet insolite, *a priori* sans lien direct avec le sujet de la diapositive, fait osciller le regard à la fois entre deux représentations (le sujet de la diapo et celui du dessin), et leur « comment » respectif. À cet égard, le titre de la série lui-même, faisant référence aux minuscules morceaux détachés des diapositives par soustraction de matière, renvoie clairement au procédé de grattage. Dès lors, le travail de la main sur le support lisse de l'image, par contraste, nous rappelle que celle-ci n'est pas simplement une représentation dans laquelle s'engouffrer, mais un matériau en tant que tel. Chaque aspérité, chaque marque de l'aiguille, indique les qualités matérielles précises de l'objet diapositive, et c'est par ce biais que l'artiste (qui développe par ailleurs un travail en volume) nous invite à mieux saisir la réalité physique de l'image photographique.

Cela étant, comme nous l'avons noté, un tel retour à la matérialité n'empêche pas le spectateur de jouer le jeu du représenté. En réalité, l'articulation inattendue entre dessin et diapositive le force continuellement (mais sur un rythme discontinu) à user de deux modes d'appréhension du visible, à savoir celui d'une plongée dans l'image⁸ (que l'on pourrait comparer à la « conscience imageante »⁹ sartrienne), et celui d'un décryptage souvent plus laborieux du dessin (l'identification de l'objet ne va pas de soi), qui soit fait partiellement barrage en éludant une part de la scène photographiée, soit crée de l'écart par sa disproportion, son flottement dans l'image. C'est à ce moment-là que l'œuvre, par le dessin, convoque davantage une « conscience percevante », pour reprendre Sartre, qui extirpe le regard du champ de la représentation pour le ramener vers celui de la matérialité. De ce point de vue, il est intéressant de noter que tous les objets dessinés forment un corpus cohérent renvoyant à une fonction d'ancrage ou d'accrochage, ou encore aux notions de fixation, de capture (le cintre, la pince, la chaîne du caddie, l'hameçon, le moulinet de canne à pêche, etc.).

En outre, la nature incongrue de ces mêmes objets engendre une sorte de bipolarité, de démultiplication sémantique, qui offre un large panel d'interprétations possibles, plus ou moins équivoques, entre les différents éléments contigus. Par exemple, lorsqu'on voit le mouton photographié et le cintre gratté dans la diapositive, on peut s'amuser à une série de liens implicites soumettant l'image à diverses orientations, mais sans qu'aucune n'aboutisse tout à fait. Finalement, des lignes qui parcourent l'image émergent des suppléments de sens, qui font éclater l'apparente cohérence première de la diapositive :

le trait, l'entaille faite par l'aiguille, qui se fraye un chemin parfois fragile à la surface du film, vient littéralement ouvrir le champ de la représentation, pour poser, là, sous nos yeux, sa pluralité constitutive.

Travail de la main sans appareil mais usant d'outils plus ou moins rudimentaires, geste sûr mais œuvrant avec l'aléatoire et le bricolé, le dessin vient «retoucher» l'image comme pour y apposer une signature, la stigmatiser. Et c'est de cette façon que, sans effacer ce qui la précède, l'intervention faite permet de passer d'un registre à l'autre, de jouer sur les écarts de style comme de genre.

Mais aussi, c'est bien en perdant sa reproductibilité que l'image nous rappelle sa nature reproductible. Ainsi, à travers les quelques œuvres convoquées ici dans leur diversité, de Joachim Mogarra à Rainier Lericolais ou Katrin Gattinger, apparaît un dessin convié pour ses capacités à faire contraste avec la technique photographique, et qui, pour cette raison même, nous en rend les caractéristiques plus évidentes. Si la photographie aime souvent faire oublier ses mécanismes, le procédé s'expose ici, par le biais de la réorientation graphique. Voici donc ce que le dessin, en tant que mise à distance, réalise finalement: la prise de conscience de l'impossibilité à saisir la photographie, multipliable à l'envi, de manière définitive, et son impossibilité à exister sans être contextualisée. Il n'y a pas d'image «en soi», toute image ne se donne qu'à travers ses circonstances de parution, ou même ses divers commentaires. C'est donc bien dans l'appropriation – dans ce mouvement qui consiste à ramener près de soi, à «proximité» – que peut s'effectuer son ancrage.

Nathalie Delbard, critique d'art spécialisée en photographie, maître de conférences en arts plastiques à l'université Lille 3.

1 - Les œuvres dont il est question ici ont été présentées lors de l'exposition *Paysages romantiques et autres histoires*, galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 5 novembre / 11 décembre 2004.

2 - Laurent Goumarre, «Joachim Mogarra», in *Art Press* n° 237, juillet-août 1998, p. 69.

3 - Précisons que la dérision dont fait preuve Joachim Mogarra à l'égard de la photographie touche tout autant le dessin. La preuve avec sa série de dessins photographiés intitulée *Aphorismes*, pour laquelle il a tiré quelques maximes du Dictionnaire des idées reçues de Flaubert, et a réalisé de petites illustrations dessinées, de 5 cm de côté, qu'il a ensuite photographiées, et exposées en grand format (150 x 100 cm). Ainsi si les photos, parce qu'elles sont retouchées, deviennent des pièces uniques, les dessins, au contraire, deviennent des photos reproductibles. De ce point de vue, Mogarra demeure doublement le statut traditionnel de la photographie et du dessin.

4 - Rainier Lericolais cité par Nicolas Théry, «Rainier Lericolais: après, on jette tout...», in *Adn* n° 237, 19-25 février 2003.

5 - Jean-François Dument, «Photocopies assez pauvres», in Rainier Lericolais, catalogue d'exposition, *Le 19 Centre regard d'art contemporain*, Montbéliard, École municipale des beaux-arts, Grunewillers, 2003.

6 - Pour *Frame ends* (2003-2004), Rainier Lericolais a photographié l'écran de télévision au moment précis où il s'éteignait, produisant des images étranges, inédites, sortes de visions subliminales délogées de notre inconscient visuel par le protocole photographique.

7 - Cette série a notamment été présentée dans le cadre de l'exposition *Ligne de fuite* à la galerie d'art contemporain d'Auvers-sur-Oise, en partenariat avec le colloque «Le Dessin hors-papier», 2004.

8 - Le dispositif d'exposition fait d'ailleurs écho à cela, puisque chaque dispositif est isolé dans une bulle de visionnage individuelle, invitant le spectateur à faire une expérience solitaire, très différente du rapport que l'on instaure habituellement avec l'image photographique, qui ouvre le plus souvent à une appréhension collective.

9 - Jean-Paul Sartre, *L'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1986, coll. «Folio Essais», p. 351-352. Distinguant «conscience percevante» et «imageante», Jean-Paul Sartre postule qu'un tableau est à la fois objet du réel et image irréelle, mais que pour saisir l'image (cet irréel que le peintre a voulu manifester) il est nécessaire d'oublier l'objet réel. «Lorsque je saisis le portrait de Charles VIII comme image de Charles VIII», avance-t-il, «d'un seul coup je cesse de considérer le tableau en tant qu'il fait partie du monde réel.» Et il conclut: «Nous voyons donc que la conscience, pour produire l'objet en image, "Charles VIII", doit pouvoir nier la réalité du tableau.»



•777, catalogue-brochure résidence-exposition 777,
Château de Kerpaul, Loctudy, Finistère, Bretagne, 2009.



KATRIN GATTINGER

"Tenir à 8" sculpture : bustes peints, en mousse synthétique.
"Huit torsos ayant des malformations s'empilent et se dressent telle
une colonne vertébrale. Tenir, debout, se tenir, tenir ensemble,
tenir bon." K.Gattinger



"Marée amarrée" installation : bassin, bidons PVC, maquette de
bateau, drisses. "Tendre un décolage au-dessus de la ligne de
flottaison, grâce à un système de pompage. 800 litres d'eau
passent d'un bassin creusé au fond du parc à quatre tonneaux posés
à proximité et reconstituent une petite marée. Dans des cycles de
7h30, le bassin se remplit et se vide. Une barque est amarrée au
milieu du bassin par 18 points d'attache et lorsque l'eau baisse, elle
quitte la ligne de flottaison, se met en lévitation avant de se
reposer sur l'eau à nouveau, à son niveau le plus haut." K.Gattinger

777. Dix plasticiens à l'assaut du château de Kerpaul



À quel se souvient en les années, actuellement se débattent en (littérature) de l'époque, à l'écrit, pour une nouvelle fois de la...

C'est encore un joyeux bordel. Un bric-à-brac bruyant et coloré. Le château de Kerpaul, à Loctudy, fait sa mue. À partir de samedi, dix artistes plasticiens actuellement en résidence y présenteront leurs œuvres d'un drôle de genre.

Des glands touchés de processionnaires chenillettes qui s'agrippent au milieu de la poussière. (Archives de pomologie). Non, le régime de Karpaul n'est pas en pleine croissance. Du alors, c'est un mélange de trois espèces de et de résine de résine. 12 haute à des plantes. Je suis sûr. Et le retour à Karpaul pour des jours. Avant de pousser les murs d'occupation. Le monde aussi au p. l'appelle l'effort. Mais ceux qui le commandent ont préféré garder les 777 chez en 2007 quand ils s'étaient déjà retrouvés sept jours de ravag durant le septième mois de l'année.

Enfin l'épique chrétien. C'est, toujours même sous un petit chapiteau blanc, « l'est l'épique qui détermine la note. Et puis, 777, je trouve ça joli ».

Organisation de toutes ces activités : de la Syrie à la Libye, l'épique chrétien était donc la l'an passé. Après de grosses crises d'espérance, surtout à Bagdad, entre autres, de « l'épique chrétien » : une tâche bien à lui d'avoir repris le ball de chrétien en y ajoutant l'espérance.

que ces murs se sont inclinés, laissant la trace, jusqu'au plafond, de portes et de fenêtres pourtant bien visibles en place.

« Un temps de partage »
Ces œuvres le sont vraiment, « parce qu'on a de la chance que le château soit en à notre disposition et que tous à qui il appartient veuillent bien conserver ces lieux ».

« Le principe de cette résurgence, poursuit Christophe Caze, tient en commentant le détail des peintures et des étages de l'empire, l'effet vraiment de juxtaposer un temps de peinture. Tout le monde est ensemble, les œuvres sont marquées in-situ. Tout est fait en relation avec le lieu. On n'est pas dans une exposition où les papiers viennent vers des tableaux accrochés au mur ».

C'est au voyage, plutôt, qu'il reviendra de l'accrocher. L'an passé, le curieux avait par exemple pu admirer, au Forum gallo-romain, le spectacle des chevaux d'un artiste qui, au début de 777, ne les était pas avant de filmer pendant sept jours son séjour de mort en rétro. L'an passé, aussi, les artistes s'étaient montrés

pré les choréistes. « On aime bien ce principe des choréistes d'artistes », sourit Christophe Guin, souriant visiblement à l'idée de l'effet produit sur les locataires qui viennent y payer l'été.

Une taupe sous le carrelage

La taverne 2306, « un mélange de bouge et d'expérience, le lieu d'une perspective intégrationniste », celle-ci, s'adresse au même public. Avec peu d'effort de sophistication, elle a une extrême de courtoisie à dans le hall, un peu comme si une taverne avait fait son œuvre dans le dernier blanc et noir. Un amorce des valeurs d'un rose charmant, qu'on nous donne pour nous le faire de la dernière saison.

Mary Hester

► [View all articles on this topic](#)

[illegible]

Le Télégramme,
Marc Reveil, « Dix plasticiens
à l'assaut du château de Ker-
paul », 11 sept. 2008



Exposition 777₂,
Chateau de Kerpaul, Loctudy
14 sept. au 5 oct. 2008

Commissaires :

Christophe Cuzin et
Sylvie Ruaux de la Tribonnière

Artistes :

Marcel DINAHE,
Sylvie FANCHON,
Katrin GATTINGER,
Alexandre GERARD,
Nicolas GUIET,
Yvan LE BOZEC,
Stephen MAAS,
Carole MANARANCHE,
Fabrice PARIZY,
Bruno ROUSSELOT

Ouest-France, « 777 : Kerpaul aux couleurs contemporaines », 16 sept. 2008.

Loctudy

7-7-7 : Kerpaul aux couleurs contemporaines

[illegible][illegible]

Als Gruppe 7-72 gewährt sie nachfol. die Klassen:



PARISart

Avril 2003

Katrin Gattinger Katrin Gattinger

Parce qu'une journée suffit amplement à bombarder un pays, c'est dans ce même laps de temps que l'artiste parvient, sans détour, à rendre au réel l'âpreté qui lui appartient.



Par Nathalie Delbard.

L'énergie déployée à travers la vidéo-installation-performance *Drop* pourrait sembler un instant disproportionnée face à la brièveté imposée aux participants de « 24 jours » (une journée pour exposer), si la double question de la densité du réel et de sa dilution visuelle, précisément, n'était au cœur du travail proposé par Katrin Gattinger. L'artiste, en effet, n'a pas hésité à « envahir » l'espace de la salle Michel Journiac, que ce soit sous formes d'image ou d'installations, de sons et d'actions, pour offrir à chacune des œuvres présentées une véritable force d'impact, interrogeant directement notre rapport à l'actualité et à ses modalités de transmission.



Au centre de la pièce tout d'abord, deux grands panneaux rouge et blanc posés sur trépieds, faisant office d'établis, accueillent le visiteur en mettant à sa disposition de petits sacs en papier jaune et de petits pains sculptés en forme de missiles : face à cette zone de travail délimitée par un cordon de sécurité, le public peut ainsi observer l'artiste meulant bruyamment ses baguettes-projectiles, ou dialoguer avec elle sur le sens d'une telle mise en abîme (des bombes, des colis alimentaires, lâchés simultanément sur l'Afghanistan).

À gauche, ensuite, une photographie sur tréteaux bordée de plantes carnivores appelle instinctivement le regard, comme le ferait un téléviseur ou une fenêtre ouverte : pixellisée à outrance, l'image presque illisible que nous est renvoyée est en fait celle des bombardements de Bagdad diffusée en mars dernier sur les chaînes nationales, image que notre œil de télé-spectateur passif, comme paraît le suggérer la phrase gravée dans l'acier en guise de légende, est prêt à dévorer tel un prédateur, sans même en saisir la dimension humaine (des corps et des êtres, des victimes).

À droite, en écho à cette abstraction photographique, une



vidéo projection, montrant l'artiste imitant les bruits des lâchés de bombes, sollicite continuellement notre attention par sa répétition agressive, et nous rappelle la violence de toute action militaire.

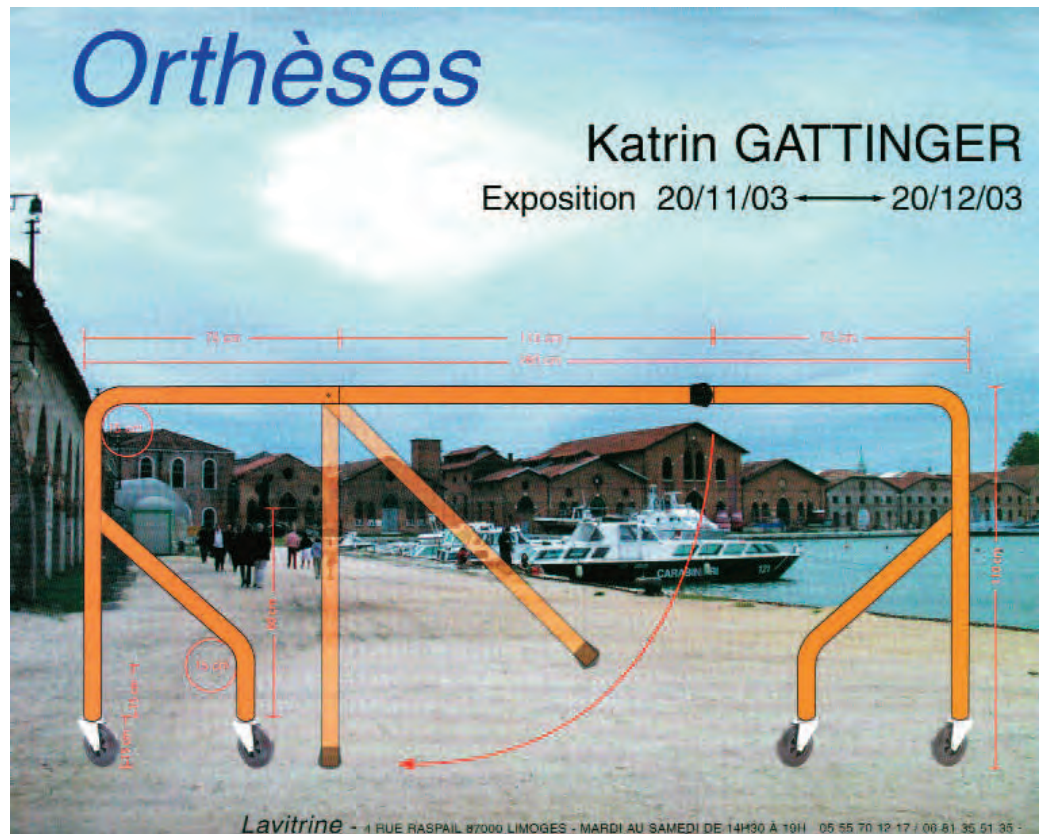
Quelque part à terre, enfin, une installation diapositive plus modeste, projetant sur le mur de paisibles silhouettes de canards, semble livrer la clé du dispositif général: jonchant le sol, des morceaux de pain dispersés, miettes qu'aucun volatile ne mangera jamais, stigmatisent par leur vaine présence toute l'absurdité d'un monde où l'on confond aisément image et réalité, où l'on peut se repaître du visible comme d'un spectacle. Invariablement, le geste glisse sur la projection, irréaliste, inaccessible, comme pour mieux souligner la distance... Si à la question « l'image peut-elle tuer ? », Marie-José Mondzain répond qu'il faut chercher la main responsable tapie derrière l'image, c'est bien toute la force du travail de Katrin Gattinger, ici, que de pointer ce qui se joue derrière la scène, au-delà des écrans, au plus près des choses. Parce qu'une journée suffit amplement à bombarder un pays, c'est dans ce même laps de temps que l'artiste parvient, sans détour, à rendre au réel l'âpreté qui lui appartient.



Drop de Katrin Gattinger a été montré le 24 avril 2003 dans le cadre de l'exposition « 24 jours » (22 avril-9 mai 2003) à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, UFR d'arts plastique et sciences de l'art.

Catalogue-dépliant
*Katrin Gattinger –
 Orthèses*; texte de
 Nathalie Delbard,
 Lavitrine, Limoges,
 LAC&S, 2003

LAC S
Lavitrine
 Limousin Art Contemporain & Sculptures
 4 rue Raspail 87000 Limoges
 tel / fax : 05 55 70 12 17 / 05 51 35 51 35
 msautvet@wanadoo.fr dom thebaul@wanadoo.fr



Orthèses

L'orthèse, à la différence de la prothèse, ne vient en aucun cas combler une absence, mais tente de palier à une déficience nécessitant une assistance, une correction, en somme un " plus " corporel. Forme ajoutée donc, forme ajustée également (l'orthèse se doit de prolonger le corps en s'adaptant à lui le plus fidèlement), elle est cet objet paradoxal qui s'invente tout en suivant d'autres exigences, à la fois parfaitement inédit et pourtant tenu par des impératifs extérieurs des plus contraignants.

De fait, si Katrin Gattinger a choisi de titrer son exposition " Orthèses ", c'est sans doute parce que ces suppléments du réel constituent pour elle un principe déterminant, révélateur de comportements sociaux particulièrement prégnants ; précisément, c'est parce que l'idée d'orthèse induit symboliquement un déplacement des possibles, une extension des fonctions, une obligation d'adaptation et de dépassement des performances humaines, qu'elle s'avère si symptomatique. A partir de là, Katrin Gattinger opère un déplacement, appréhendant l'orthèse non pas tant dans son rapport direct au corps, mais plutôt pour sa capacité à cristalliser un besoin potentiel.

Lorsque l'artiste réalise " Sauter aux Calanques ", pièce inaugurale de l'exposition, il n'est pas question d'autre chose que de cela : partant d'une image étonnamment éthérée - un homme plonge dans une eau turquoise, suspendu dans les airs par la prise photographique - Katrin Gattinger décide de construire de toute pièce l'objet susceptible de nous maintenir dans une posture identique, de manière à revivre le plongeur à tout moment. De la virtualité d'un instant éphémère, elle fait ainsi une réalité : si l'envie de rejouer la baignade paradisiaque n'était qu'à l'état latent dans l'image, la sculpture fabrique et impose radicalement sa nécessité, par le fait même d'exister. Dans la foulée, des produits dérivés voient le jour, tous liés à la fonctionnalité supposée du sautoir : housses de transports et plan de montage (ici peint sur le mur) viennent compléter la proposition, comme pour rendre plus crédible encore l'effectivité de l'objet. D'une seule vision, un besoin est créé ; dans cette logique inversée, il s'agit de produire toujours plus

d'activité (recherche de commodité, fabrication d'accessoires complémentaires).

Il y a donc du " plus " dans le travail artistique de Katrin Gattinger, et cette force exponentielle nous surprend car elle est à la fois parfaitement inutile et tout aussi irréfutable. Quelle réelle fonctionnalité déceler en effet dans le " Sautoir de Gina " ? Cette pièce n'est-elle pas davantage une grinçante parabole, qui sous ses apparences poétiques (une sculpture pour s'élever vers le ciel et s'y maintenir), incarne finalement les vaines ambitions humaines ? L'orthèse ici réalisée n'existerait alors que pour mieux souligner la fuite en avant d'une société dépendante produisant toujours plus d'objets censés sublimer ses individus et décupler sa puissance, mais finissant inévitablement par se perdre... Et comme le souligne Frida Moore, les dispositifs de Katrin Gattinger " mettent en évidence non seulement l'absurdité de beaucoup de nos aspirations, mais aussi celle des moyens dont on se sert pour parvenir à les atteindre "

Pour exemples, Garder la tête haute ou les oreilles raides (en allemand, garder le moral), ou encore ne pas baisser les bras, expressions lapidaires du langage courant, constituent les points d'accroche d'une telle mise en perspective : l'artiste, prenant littéralement les mots au pied de la lettre, s'applique à fabriquer une minerve sur tige à roulette basculant la tête en arrière, un casque à pincettes pour tendre les oreilles, un corset et des attelles pour maintenir les bras perpendiculaires... On peut ensuite constater (sinon imaginer), à travers photos et vidéos, combien les " Gardes du corps " en question, si explicites quant aux exigences morales de réussite sociale qu'elles illustrent, deviennent pour celui qui les porte peu pratiques, voire douloureuses. C'est par le corps, forcé de suivre jusqu'à l'absurde la mise en application artistique, que Katrin Gattinger fait alors la démonstration de la nature aliénante du quotidien.

A cet égard, " Artifice permettant la lecture prolongée de mémoires illisibles, abscons et stupides " relève d'un fonctionnement similaire ; l'objet, ainsi que les photographies et actions émanant de lui, répondent à une commande du Musée National de la Marine, "occasion" dont Katrin Gattinger s'est à nouveau emparée pour transformer les mots en sujet de création. Partant de la notion "d'artifice", l'artiste réalise une pièce unique totalement démontable, qui se transporte aisément grâce à une boîte conçue spécialement à cet effet ; l'objet devant " permettre une lecture prolongée ", il est constitué de longs pieds amovibles étirant le champ de vision, sur lesquels le spectateur est invité à poser son visage ; enfin, concernant le caractère " illisible, abscons ou stupide " du travail, il semble là encore finement suggéré par l'incongruité de la fonction conférée à l'orthèse, ainsi que par l'inconfort réservé à l'usager éventuel...

D'ailleurs, la posture dans laquelle nous met sans cesse (virtuellement ou non) l'œuvre dans son ensemble est loin d'être anodine. Katrin Gattinger nous pousse, via ses orthèses, à examiner nos propres réflexes et la passivité de nos comportements face aux objets disposant d'une apparente utilité. En plaçant une barrière dans la cour séparant les deux salles d'exposition (l'objet en métal orange s'impose sur la quasi largeur de l'espace), l'artiste plonge le visiteur au cœur de cette contradiction : d'un côté, la barrière, sur roulettes qui plus est, n'empêche pas le passage, dans la mesure où une ouverture a été prévue ; mais de l'autre, elle oblige à abaisser une barre pour traverser (qui se transforme alors en béquille), et ce par une trajectoire imposée, rappelant à ce titre les tourniquets du métro et autres systèmes de contrôle disposés dans les musées et lieux de visite. En réalité, l'œuvre ajoute une contrainte n'étant d'aucune nécessité, qui stigmatise à nos dépend les effets parfois pervers de nos infrastructures urbaines, produisant toujours plus de systèmes de repérage, de signalisation et protection en tout genre (barrières mais aussi guichets, panneaux, rambardes, etc.).

Enfin, et c'est là toute l'ironie du travail de Katrin Gattinger, il est impossible une fois l'objet construit d'ignorer son existence, impossible de s'imaginer passer outre ou revenir en arrière, et cet étrange processus rappelle aussi notre avidité de consommateurs, toujours à l'affût d'un produit inédit. Comment éviter la barrière ? Et pourquoi ne pas avoir envie désormais de " sauter aux Calanques " ou regarder le monde à travers le masque de cet " artifice permettant la lecture prolongée de mémoires illisibles, abscons et stupides " ? En exposant ses orthèses soigneusement élaborées, ingénieuses " contrefaçons " (heureusement) plus encombrantes que véritablement fonctionnelles, l'artiste joue, et son jeu averti dit bien la facilité de l'esprit humain à se créer sans cesse de nouveaux besoins, de nouvelles contraintes.

Nathalie Delbard 2003



6

Légendes des images couleur

Garde du corps 1 - Kopfhochhalter (O)
2000
photographie couleur (17,7 x 26,7 cm),
vinyl), action, vidéo dv (7 min)

*Artifice permettant la lecture prolongée
abscons (K)*, 2002
objet (résine polyester, mousse, skaï, a
(Musée National de la Marine)

Le sautoir de Gina, 2002
image numérique, duratrans. caisson lu

La barrière, 2003
image numérique

1 : Frida Moore, " Katrin Gattinger ", L'art est ouvert 2003, Jardin d'Héllys, Saint Médard d'Excideuil, communiqué de presse.
2 : J'emprunte ici l'expression à l'artiste elle-même, qui parle de " contrefaçon, de contre-propositions, de contre-modèles " à propos des œuvres " Purgattinger " et " La Maison-refuge ".
Katrin Gattinger, " La Maison-refuge : kit à consommer ", in L'économie à l'œuvre, La Voix du Regard n°14, automne 2001, p. 116-117.

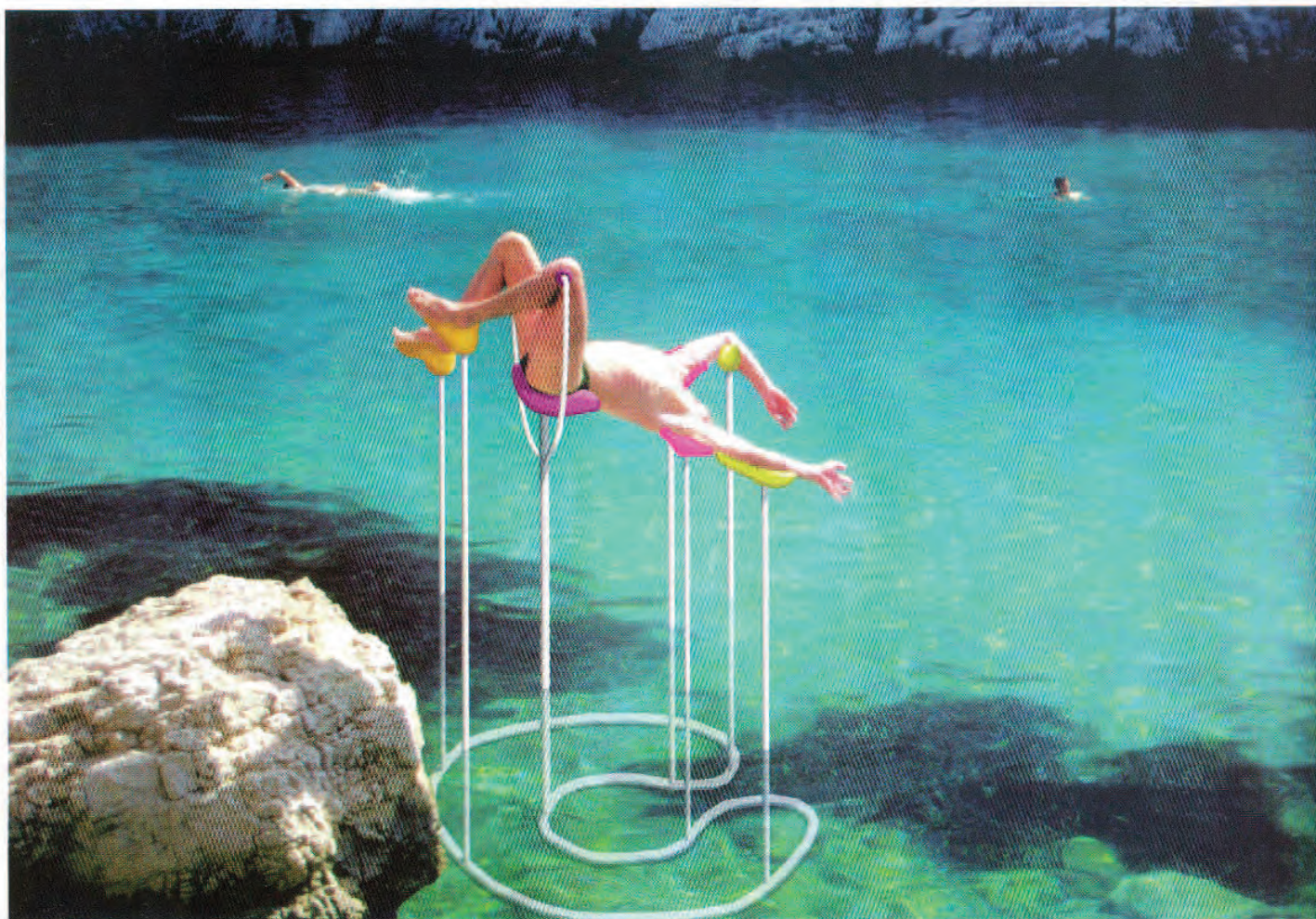


Aurélia Rouvier, « Orthèses - Katrin Gattinger », Jeunes Créateurs/ Young blood n°13, sept. 2002, p.46-51



orthèses
katrin gattinger





Lorsque la photographie restitue sur le papier des états qui ne sont plus, Katrin Gattinger fait le pari de la répétition et du prolongement de ces moments furtifs dans la réalité. Au "ça a été" barthésien elle réplique que "c'est encore possible". A partir de la torsion d'un corps fixé sur la photographie, elle construit des structures qui permettent de retrouver l'expression physique de moments dérobés. Avec "Sauter aux Calanques" ou le "Sautoir de Gina", l'artiste allemande nous invite à reprendre la pose d'effusions passagères. Peut-être, ainsi, pourrions-nous capturer un peu de cette joie qui animait le modèle photographique. Les structures en métal et résine sont entièrement démontables et peuvent être aisément transportées dans des sacs qui adoptent leur forme. Un véritable kit du bonheur à l'attention de ceux qui préfèrent la manière assistée à l'appréhension instinctive. Le présage, peut-être, d'un corps qui, à force de s'être laissé guider, ne sait plus que recourir à l'application mécanique de recettes testées pour lui.

Par le biais de l'humour, Katrin Gattinger nous met en garde contre ces images idéales, produits des médias et de la publicité, dont nous sommes constamment assaillis. Par leurs promesses vaines, ses orthèses vouées à assister nos corps (du grec *orthos* : droit, correct) dénoncent l'absurdité des clichés qui conditionnent nos attentes et masquent la réalité profonde de nos désirs. Peut-on véritablement atteindre le bonheur en se maintenant dans le sillage de voix tracées pour nous ? Peut-on éprouver la jouissance d'une exaltation spontanée simplement en mimant la pose ? A travers l'inconfort de ces structures, on mesure combien ces projections nous sont inadaptées. Peut-être, alors, souhaiterions-nous partir en quête de nos propres formules, loin d'une vision uniformisée du bonheur ? Dans la série *Les gardes du corps*, les orthèses sont conçues pour aider l'utilisateur à "garder la tête haute" (*Kopfhochhalter*), "ne pas baisser les bras" (*Anti-Baisse-Bras*) ou "garder les oreilles raides" (*Ohrensteifhalter*). L'artiste propose ainsi des tuteurs qui visent à maintenir le corps dans une attitude combative et volontariste. Mais, devant les vidéos qui les montrent en situation, on réalise combien leur expérimentation est en réalité douloureuse. Traductions littérales d'expressions



familiales -françaises et allemandes -, ces orthèses contraignent le corps plus qu'elles ne le soulagent. Sans doute de telles formules représentent-elle davantage une fuite pour ceux qui les prononcent qu'un remède pour ceux à qui on les destine.

Les vidéos ou les photographies qui accompagnent les orthèses de Katrin Gattinger incitent le spectateur à un geste. Par cette sollicitation, l'artiste invite ce dernier à devenir acteur, dans son rapport à l'œuvre comme dans sa propre vie. L'épreuve de la douleur le ramène à une conscience de son corps et de ses limites. Elle le repositionne dans une attitude d'écoute envers lui-même et l'invite, sans doute, à retrouver une appréhension du monde plus personnelle. Une réconciliation avec soi, telle semble être finalement la véritable promesse de ces "structures-sculptures-orthèses", et par ce biais, peut-être, une résistance opposée à un désengagement croissant de l'individu.

Aurélia Rouvier

06.03.29.29.12
kg@katrin-gattinger.net
www.katrin-gattinger.net

Dans le cadre de l'exposition "La Marine des Lumières - L'Académie Royale de Marine de Brest 1752-1793", de jeunes artistes ont été invités à réaliser "Les imaginaires de l'Académie royale de la Marine". Katrin Gattinger présente, à cette occasion, un objet démontable (Artifice permettant la lecture prolongée de mémoires illisibles, abscons ou stupides), accompagné d'une diaprojection le montrant dans diverses situations (Petites constructions). Musée de la Marine de Brest, jusqu'au 15 décembre.



When photography restores onto paper states that no longer exist, Katrin Gattlinger places her bets on the repetition and the continuation of these furtive moments in reality. To the "it used to be" she replies, "it is still possible". From the tension of a body fixed onto the photograph, she builds structures that allow one to find once again the physical expression of the stolen moments. With "Sauter aux Galanques" or "Sauter de Gène", the German artist invites us to take back the pose of passing effusions. Perhaps, we may be able to capture a bit of this joy that animated the photographic model. The structures in metal and resin can be totally dismantled and can be easily transported in bags that adopt their shape. A real happiness kit for all those who prefer the assisted manner rather than instinctive apprehension. The sign, perhaps, of a body that by dint of allowing itself to be guided, no longer knows how to resort to the mechanical application of the formulas that have been tested for it.

By means of humour, Katrin Gattlinger warns us about these ideal images, products of the media and advertisements we are constantly assailed with. By their empty promises, these "orthoses" dedicated to assist our bodies (from the Greek orthos, straight, correct) renounce the absurdity of these wishes that condition our expectations and mask the deep reality of our desires. Can one truly attain bliss by remaining in the trails of paths that have been traced for us? Can one feel the pleasure of a spontaneous exhalation simply by miming the pose? Through the unpleasantness of these structures, one can assess how much these projections are not adapted for us. Perhaps then, we want to seek our very own formulas, far from a standardised vision of bliss.

In the series "Les gars du corps", the "orthoses" are conceived to help the user to keep his head up high (Kephalastrut), "don't give up" (Anti-Balaise-Bras) or "pick up your ears" (Chenuevillée). In this way, the artist announces poses that are aimed to support the body in a combative and willing attitude. But, when faced with ideas that show there is the situation, one realizes how much their experimentation is in reality quite painful. The idea of translations of familiar expressions (French and German - these "orthoses" are more evocative than relieving. Without a doubt, such humour is reminiscent more an escape for those who pronounce them rather than a remedy for those about they are destined for. The values in the joking that accompany the "orthoses" of Katrin Gattlinger from the "sauter" to "take a picture". With this collection, the artist wishes the user to become the actor of his relationship towards the work like in his private life. The artist of anti makes her audience conscious of his body and its limits. It encourages him in a relaxing attitude towards himself and towards life, without a doubt, to find once again a sense of pleasure and an extension of his body. The reconciliation with oneself, finally, to let his true person of these "orthoses" speak to ourselves" and by means of this, perhaps a resistance opposed to an increasing alienation, at the end of the day.

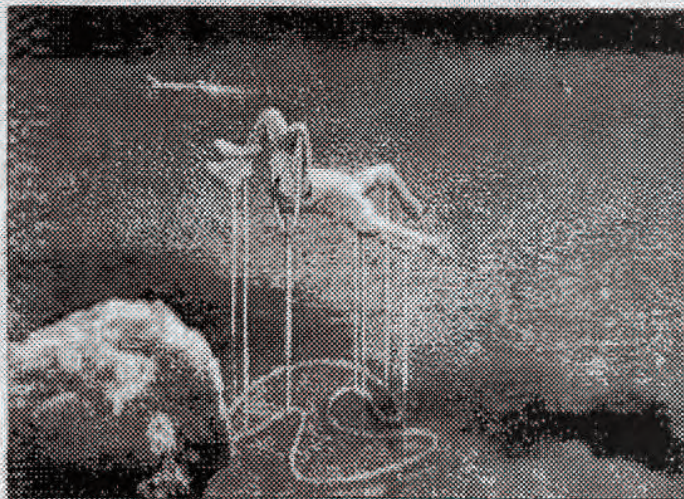
Within the framework of the exhibition "La Matière des Larmes" (2000) at Musée de l'Homme, Katrin Gattlinger has been invited to realize "Les orthoses" (2000) at Musée de l'Homme. At this occasion, Katrin Gattlinger presents an object that can be dismantled and which allows the construction of a series of diagrams, abstracts that shaped themselves, accompanied by a projection showing this various situations. Pictures are made of all "Matière des Larmes" in 2000 and the 15th October 2000.



Corps à corps au centre de Lacoux

Le centre d'art contemporain de Lacoux présente cet été une quinzaine de pièces - photographies, vidéos et installations - avec, pour dénominateur commun, le corps.

Les propos sont bavards et très différents les uns des autres.



Katrin Gattinger réalise des orthèses où figer un mouvement inhabituel est inconfortable.

PIERRE MARCIANO espérait présenter une collection privée suisse qui, paraît-il, était superbe. Malheureusement, quand on expose des œuvres à la valeur certaine, l'assurance coûte cher. Alors, le directeur du centre d'art contemporain de Lacoux a fait marche arrière et s'est tourné vers un projet moins ambitieux. Pour cet été, il a finalement monté une exposition sur une thématique qui colle au plateau d'Hauteville, le corps. Il a rassemblé une quinzaine de pièces - des photographies, des vidéos et des installations - qui, toutes, ont en commun un discours contemporain sur le corps.

Le corps, Yves Klein, après en avoir fait un pinceau vivant, l'a projeté dans le théâtre du vide. En s'élançant le 27 novembre 1960 d'une fenêtre d'un premier étage, il accomplit ce jour-là le saut ultime sous l'œil d'un viseur, devenant, à travers ce geste, peintre de l'espace. « Je ne suis pas un peintre abstrait mais au contraire un figuratif et un réaliste » écrit-il dans *Le Journal* d'un seul jour qu'il publie avec la photo. L'art contemporain ne s'est-il pas inspiré de cette démarche ?

L'empreinte d'un corps

L'artiste lyonnaise, Claire Chevrier, joue elle aussi de l'instant et du cadrage pour contenir dans le geste d'un chasseur la violence d'un tir. Le geste, immobile, n'en est pas moins violent. Et la cible, invisible, est malgré tout présente. Katrin Gattinger parle quant à elle de l'empreinte. Nous ne sommes pas loin de la suggestion. Mais là, il s'agit de l'empreinte d'un corps, d'un mouvement auquel on ne prête que peu d'attention généralement, un très court instant entre le saut et la retombée dans l'eau. Katrin Gattinger a saisi l'instant dans son objectif et a retravaillé la photo sur son ordinateur,

ne gardant de ce saut que les points d'appui. À partir de ces appuis, elle a fait réaliser une structure métallique avec assises - elle l'appelle une orthèse - qui correspond exactement au geste entre-deux, un geste tout à fait inconfortable et inhabituel.

Michèle Sylvander passe le gué entre peinture et photo

Les photos de Gilles Delmas relèvent d'une démarche plus plasticienne. À la fois scénographe de théâtre et photographe, cet artiste de la Drôme manipule ses sujets, les déforme jusqu'à ce que l'image perde de son identité et relève de l'imaginaire. D'une génération précédente, Michèle Sylvander a, en 1991, passé le gué entre peinture et photo. À partir d'une aquarelle qui représente la mer, elle a fait défiler des séquences photo où apparaît un plongeur qui, tel un poisson, picore la mer dans une valise de mouvements.

Il y a également les photos de William Klein, de Valérie Belin, de Lo-Renzo, de Pascal Rivet, de Paul Pourreau, de François Saint-Pierre, et d'Isabelle Waternaux. Et des vidéos-installations. C'est d'ailleurs la première fois que le centre de Lacoux en présente. Là encore, deux générations se confrontent. Les performances du couple mythique des années 70/80, Marina Abramovic et Ulay, n'ont plus rien à voir avec les « petits spectacles virtuels » de Pierrick Sorin. Le silence et la tension des uns laisse place à l'autodérision grinçante et violente des autres.

LAURENCE SÉGUIN.

Centre contemporain de Lacoux, ouvert tous les jours de 14 h à 19 h 30 jusqu'au 7 septembre. Fermé le lundi. Entrée 2 euros.

Laurence Séguin, « Corps à corps au centre de Lacoux », *Le Progrès de l'Ain*, 2003.

Sportissimo : le sport dans les règles de l'art



« Saut aux calanques » 2001 de Katrin Gattinger.

Le centre d'art contemporain de Lacoux présente jusqu'au 7 septembre une exposition sur le thème « Sportissimo : le sport dans les règles de l'art ». Jeunes plasticiens et artistes de renom se côtoient.

Sur un Plateau dévolu à la santé et au sport, le Centre d'art contemporain de Lacoux qui œuvre avec son territoire a choisi de monter cette année, une exposition singulière sur le thème du sport.

Elle réunit une quinzaine d'œuvres, essentiellement photographiques. Au fil des salles, le regard du visiteur est accroché par des œuvres de caractère.

L'exposition décline selon ses concepteurs trois principes : le décodage, la critique sociologique et l'auto-fiction.

A travers le corps, ses mouvements et sa relation à l'autre, les artistes-plasticiens

se sont interrogés. Ils nous questionnent à notre tour sur la place du sport dans notre société, et l'image qu'il renvoie.

Dans une petite salle nimbée de bleu, le visiteur s'étonne des « orthèses » de Katrin Gattinger. Ses drôles d'agres aux couleurs acidulées figurent un drôle d'appareillage médicalisé. Mais c'est à la lumière d'une photographie qui l'accompagne et où un homme a pris place sur « ce drôle d'engins de torture » que l'on comprend mieux l'usage de cette sculpture, qui permet de placer le corps en position quasi-impossible.

Impossible, et presque inimaginable l'est aussi « Le saut



Body-builder de Valérie Belin 1988-1990

dans le vide », photographié par Yves Klein en 1960... un saut inspiré des nouveaux surréalistes qui s'accompagne d'une une de journal inventé où tout l'argumentaire artistique est décliné.

Dans le cœur de l'exposition, notre regard est encore accroché par un cliché aussi banal qu'intrigant : un geste violent de chasse sportive signé de Claire Chevrier.

La représentation sportive est plus limpide dans l'image mythique et choquante de Muhammed Ali, sortant du ring victorieux entouré d'une horde de policiers casqués, c'était en 1974. C'est dans la proximité de son angle de vue, au cœur de la foule, que William Klein a su saisir l'instant.

Aux cimes des quatre murs de la grande salle basse, c'est l'esthétisme qui prévaut. Un esthétisme cultivé, mais quasi inhumain d'un body builder bourré d'anabolisants et plus proche d'un robot de carton pâte que d'un être vivant.

Par contraste, le travail infiniment raffiné d'Isabelle Waternaux s'impose par la qualité certes de ces clichés du rugbyman Laurent Cabannes et de l'athlète Jean-Charles Trouabal. Ces deux photographies confèrent à ces sportifs la grâce des danseurs... Dans une distanciation visuelle, les clichés d'Oswaldo Gonzalez, nous donnent à voir des terrains de sports vides ; où derrière les lignes graphiques de ces espaces on découvre les frontières, les limites et presque l'enfermement du sport.

CORINNE GARAY

L'exposition est ouverte jusqu'au 7 septembre : tous les jours de 14 à 19 h 30. Fermé le lundi. Tarifs : 2, 1,5 et un euro. Gratuit pour les chômeurs et adhérents.

Guy Domain, « Sportissimo, le sport dans les règles de l'art », *Le Progrès*, 4 juillet 2003, p. 11.

Sportissimo, le sport dans les règles de l'art

L'exposition d'été au Centre d'Art Contemporain de Lacoux explore la plastique des athlètes.



Le saut dans le vide d'Yves Klein, où quand la vie elle-même est l'art absolu..

DU 6 JUILLET AU 7 SEPTEMBRE, le Centre d'Art Contemporain de Lacoux, hameau proche d'Hauteville, accueille un ensemble de propositions plastiques réunies autour de la thématique du sport.

Sollicitant diverses collections publiques, le centre d'art présente une quinzaine d'œuvres représentatives des démarches plastiques actuelles, avec des modes d'appropriation, des interprétations, des regards d'artistes de renommée nationale et internationale. Il s'agit d'engager un dialogue, une confrontation de pratiques et des modes d'expressions contemporains comme la vidéo, la photo, les installations, laissant de côté la peinture. Articulée autour de trois principes, le décodage, la critique et l'auto-fiction, l'exposition appréhende les domaines du corps, du geste et de la relation à l'autre. Interrogeant le corps en tant que tel, son exploitation, son rendu comme matériau propice aux expériences, Valérie Belin le manipule, le dématérialise et le modèle à l'extrême pour devenir objet à regarder. Gilles Delmas le déforme en le rapprochant d'un univers où l'imaginaire à libre cours. Le geste est étudié dans le découpage d'un mouvement chez Isabelle Waternaux, héritage sans doute de ses photos pour l'Equipe, d'un effort pour Michèle Sylvander, ou dans la performance d'une action avec Yves Klein et son célèbre « saut dans le vide ».

Le geste, le corps et le chrono

Toutefois, il reste authentique avec ce rappel fait à des événements majeurs intemporels, du monde des athlètes, sortes de repères pour la mémoire collective pour William Klein. L'allusion

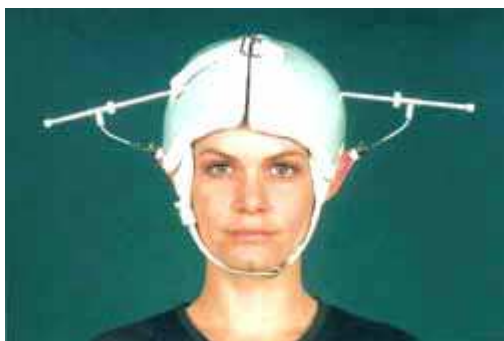
est parfois évidente avec Lo-Renzo, alors que l'illusion parvient souvent sur la mise à distance dans les œuvres de Paul Pourvreau et François St Pierre. Il s'agit aussi d'analyser la confrontation à l'autre, qu'elle soit duale, intime ou contemplative, avec ses limites (Marina Abramovic et Ulay), ses mises en danger (Claire Chevrier) face à un alter ego qui par un truchement artistique illusionne sur soi-même. Substitution, effet de miroir, Pierrick Sorin modèle un jardin en terrain de football et joue sur tous les fronts : tantôt goal, tantôt buteur, dans une hilarité chronique.

Les genres se mêlent, et certains comme Pascal Rivet se laissent prendre au simulacre en posant avec un sérieux qui laisse presque présager des vocations. D'autres, tels Oswaldo Gonzales se mettent en scène dans des saynètes qui narrent des événements ponctuels. Apparaît aussi, avec Katrin Gattinger, l'invention d'un appareillage sportif apparemment incongru mais créé avec un réel souci d'adaptabilité. L'espace temps est perturbé, les repères décalés.

L'absurdité côtoie le bon sens, l'idiote interpelle. Critique d'une société, cette exposition analyse un domaine avec ses excès et l'appropriation qu'en font des créateurs qui poussent toujours plus loin les règles du jeu autant qu'ils jouent avec les règles de l'art... ou les limites de l'art autant qu'ils jouent avec les règles du jeu... Une exposition improbable qui vaut vraiment le détour.

GUY DOMAIN

Vernissage de l'exposition « Sportissimo, le sport dans les règles de l'art » samedi à 17h00. Ouverture au public du 6 juillet au 7 septembre de 14h00 à 19h30, Entrée adulte 2 euros.



Katrin Gattinger Katrin Gattinger

Des objets, des dispositifs, des prothèses, pour reprendre des postures saisies par la photographie, et inverser le «ça-a-été» en un «c'est encore possible», pour également contraindre les corps à la logique des expressions langagières...



Par Frida Moore

"Comment faire perdurer un instant de bonheur?", telle était certainement la question qui a amené Katrin Gattinger à réaliser *Sauter aux Calanques* en 2001. A partir d'une photographie qui suspendait en l'air une personne sautant dans l'eau turquoise de la Calanque Sugiton, elle a conçu sur ordinateur une structure susceptible de soutenir exactement le corps dans la position incongrue du saut en arrière. Pour que sa proposition ne reste pas fictive virtuelle, elle a réalisé la structure pour du bon. Désormais, quiconque le désire peut prendre place dans les coquilles aux coussinets joyeusement colorés, soutenus par une solide structure en métal. On peut tenter d'attraper ainsi quelque chose de l'instant heureux de la photographie en optant pour cette position-là.



Le Sautoir de Gina (2002) fonctionne selon le même principe: à partir d'une jeune femme "suspendue en l'air" par la photographie, l'artiste a produit une sorte de matelas de sport en forme de siège avec des bras de métal articulables pour soutenir ceux qui souhaiteraient reprendre la position du saut de Gina. Après le "ça a été" barthésien, Katrin Gattinger propose un "c'est encore possible".

Plus violents, mais aussi efficaces, sont les *Gardes du corps* (2000). Telles des orthèses (du grec droit, correct), ils proposent de remédier à un mal ou à un handicap: ils sont conçus pour «garder la tête haute» (*Kopfhochhalter*), pour «garder les oreilles raides» (*Ohrensteifhalter*) et pour «ne pas baisser les bras» (*Anti-Baisse-Bras*). Ces objets, dont l'aspect orthopédique et les titres explicites soutiennent une logique bienfaisante, secrètent néanmoins un danger. Des photographies montrent leur usage, les vidéos permettent de devenir témoin du



débat discret d'un corps avec ces structures rigides. C'est ainsi que se mouvoir devient une entreprise difficile avec Kopfhochhalter: la démarche est trébuchante, à force de regarder en l'air on se heurte aux objets, chaque rugosité du sol provoque le déraillement de l'appareil et une rue pavée fait violemment secouer la tête. Ohrensteifhalter, l'objet pour garder les oreilles raides, issu d'une expression allemande visant la persévérance, est un casque doté de petites pinces tirant les oreilles. De l'expérimentation au sein de l'aéroport Charles de Gaulle (septembre 2000) de l'*Anti-Baisse-Bras*, qui fixe les (avant)-bras à l'horizontale, l'artiste retient que "ce n'était finalement que le faisceau des regards en coin qui me crucifiait sur mon objet".

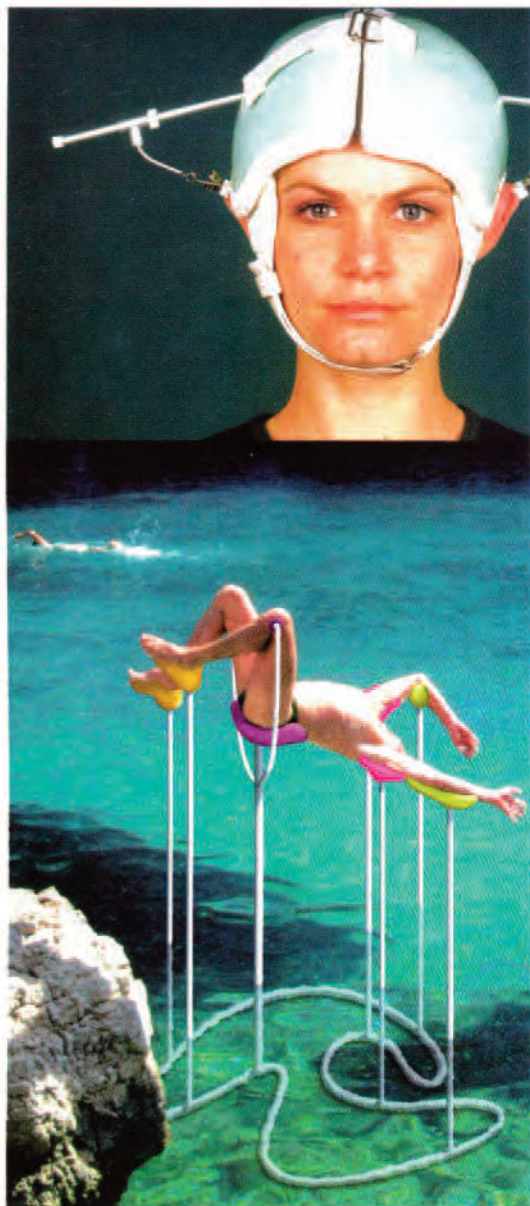
Comiques et infiniment tragiques, ces objets ne sont pas de simples illustrations d'expressions. En empruntant l'univers du célèbre pédagogue Schreber, ils sont une mise en garde vis-à-vis des solutions miracles. Ces orthèses handicapent.



Des solutions possibles, des propositions concrètes et des échecs programmés, Katrin Gattinger en a plusieurs à son compte: *La Maison-refuge* (1995), cabane bricolée avec de la crépine de porc, et *Purgattinger* (1995), de la jeune femme authentique mise en boîte, sont autant des réalités fictives que des fictions réelles, même charnelles.

Sa manière d'oeuvrer au "possible" l'emmenait en 1998 à prendre à la lettre un aspect technique de la photographie qui fait disparaître le sujet photographié en mouvement avec un temps de pose long. En se mettant dans une situation périlleuse par le biais d'un système artisanal de suspension dans le vide (*La Roue*), elle effectue une rotation rapide et violente pour expérimenter sa propre disparition.

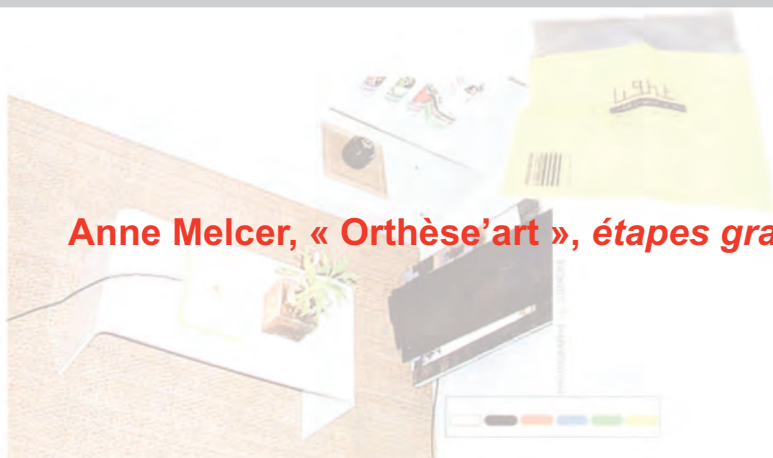
Katrin Gattinger travaille sans répit aux solutions vaines pour la quête d'un bonheur impossible. Elle propose de faire des efforts démesurés dans une direction inappropriée comme si la persévérance et l'ingéniosité de la proposition étaient les clefs pour mettre la possibilité-même en application.



Orthès'art Katrin Gattinger se moque-t-elle de la mentalité allemande si "correcte et droite"? Ou bien se distancie-t-elle de la caricature souvent attribuée à ses concitoyens? Quoi qu'il en soit, cette jeune designer, originaire de la région de Wiesbaden, ne passe pas inaperçue avec sa série Garde-du-corps constituée d'orthèses destinées à "ne pas baisser les bras" ou à "garder la tête haute" (du gr. *orthos* "correct et droit"; orthèse: "appareil d'assistance destiné à corriger une déficience du système locomoteur, par opposition à la prothèse").

Photographe, sculptrice, cinéaste, enseignante en arts plastiques, Katrin Gattinger travaille en France depuis 1991 et a exposé sa sculpture "sauter aux calanques", lors de l'exposition-colloque sur le sport, organisée par le centre d'études et de recherches en arts plastiques de Paris I, le 1^{er} octobre dernier.

www.katrin-gattinger.net



Anne Melcer, « Orthès'art », *étapes graphiques* n° 77, octobre 2001, p.6.

Lampe de poche Remarquée par le VIA, la Lightpack d'Emmanuel Guyader inverse la relation entre objet et matière, puisque, ici, c'est la lumière plutôt que la lampe qui est modelée. Ne tirant pas son nom de la lampe, mais à peu près obligée de tout faire designer, Emmanuel Guyader s'est attaché à faire de la lumière un produit consommable, pratique et... pouvant être mis en sachet. Résultat: une lampe-sachet qui diffuse harmonieusement ses mille heures de lumière, grâce au choix d'une enveloppe en calque polyester. Une fois la lumière consommée, le sac se jette. Hop!

Anne Durez est critique,
commissaire d'exposition,
artiste photographe.

Garder du corps



Garde du corps 2, Ohrensteifhalten
(objet à garder les oreilles raides)/2000

99

100

Les "Gardes du corps" de Katrin Gattinger semblent nourrir un questionnement dont les différentes étapes tissent une civière à un corps en proie aux expérimentations plus ou moins douloureuses, et dont les conséquences sont plus ou moins marquées. Jouant avec les mots et leur sens premier, leur traduction littérale (allemand/français) "Anti-baïse-bras" et "Objet à garder la tête haute" renouent avec l'origine des expressions comme "ne pas baisser les bras" ou "garder la tête haute". De même, l'"Objet à garder les oreilles raides" traduit littéralement l'expression allemande "die Ohren steif halten", c'est-à-dire "garder le moral".

Ainsi, il est possible de rebondir à son gré, jusqu'à "tendre l'oreille" cette fois, cultivant par là un décalage d'une langue l'autre, d'un objet son corps et réciproquement. Chacun constitue alors l'œuvre en elle-même, mais demeure néanmoins l'élément au sein d'une série d'objets et de performances qui les accompagnent avec humour. En effet, l'ambiguïté prend naissance directement entre l'objet et le corps qui l'utilise, le supporte, le comporte, c'est-à-dire le porte avec lui, qui le garde de l'oubli. C'est dans cet espace restreint, entre la chair vivante et la matière fabriquée et assemblée que se joue le gage d'autant de frottements donnant naissance à quelque chose de

l'ordre de la souffrance ou de la jouissance. Supportant des postures plus ou moins confortables, à la limite du supportable parfois, l'artiste nous livre les traces de ses expérimentations physiques sous forme de vidéos, de performances ou de portraits photographiques. Elle nous donne à voir également ces prothèses et appareillages très réalistes, comme autant d'objets issus d'un imaginaire clinique en réponse à une morale établie. Du rythme de ces actions et du burlesque de ces postures renaît l'ambivalence des valeurs et croyances qui ponctuent notre quotidien. Une violence latente sourd d'une mise en scène dont elle fixe les règles en fonction aussi d'obsessions formelles comme la rotation, le cercle, le mouvement de balancier.

Nombre de pièges joués, de jouets piégés, de concentrés de vie par défaut. Katrin Gattinger nous invite à souffrir avec, à compâtrir et à en rire. Ici, c'est le corps qui en pâtit sous nos yeux, au sens propre. Le nôtre, si on décide d'utiliser les "Garde du corps" qui, au lieu de nous éviter de chuter, nous renvoient à une flagellation toute ordinaire, au fait tout simplement de prendre conscience de l'existence de nos propres limites. La vitesse rajoute à la sensation, au manège qui se déploie. Le mouvement s'accélère, émet des sons, marque le corps. Le voilà marqué, voilà ce qu'il va conserver : quelques cicatrices, quelques dessins sur les tissus abîmés, quelques gravures et inscriptions au fil du temps, visibles dans la mesure du possible.

Anne Durez, « Katrin Gattinger, Garder du corps
», catalogue Salon de la Jeune Création 2001,
p.99-100, 34

Katrin Gattinger vit actuellement à Strasbourg.
Contact : kg@katrin-gattinger.net